

La maison des démons

Montpellier, 1453.

Toutes les nuits, dans la maison des sœurs Amiel, se produisent d'étranges apparitions. Du haut de ses douze ans, Maguelone mène l'enquête pour élucider le mystère.

Ce roman policier historique, qui joue sur l'action et le suspense, fait revivre la vie quotidienne à la fin du Moyen Âge, dans une ville du Sud.

Illustration et maquette de couverture : Laurent André



9 782913 647503

6,50 € - VI/2011

ISBN : 978-2-913647-50-3

Roman - Jeune détective



La collection Poivre est dirigée par Georges Foveau

*À ma mère,
montpelliéraine comme moi
et amoureuse de sa ville.
M. P.*

La maison des démons



Roman

MARION POIRSON



© Éditions ROUGE SAFFRAN
VI / 2011

www.editions-rougesaffran.fr

“Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse”
ISBN : 978-2-913647-50-3 – ISSN : 1624-2122
Dépôt légal à parution

Montpellier, octobre 1453

En dépit de ses 12 ans, Maguelone avait peur.

Elle n'était pas terrifiée. Pas jusque-là. Mais une sourde inquiétude commençait à faire surface. Qui s'accroissait au fur et à mesure que la distance la séparant de son poursuivant s'amenuisait.

Elle se sentait à bout de souffle. Sous l'effet de la peur, elle en oubliait l'odeur âcre des tanneries. Elle avait couru d'une traite depuis la porte de la Blanquerie. Les pavés de la rue glissaient, sous la pluie fine qui avait commencé à tomber. À plusieurs reprises, elle tenta d'éviter le caniveau central qui permettrait l'écoulement des eaux, en tenant le haut du pavé. Mais sa précipitation lui fit mettre les pieds dans l'eau.

Elle se demanda pendant combien de temps elle réussirait à le distraire. Si elle parviendrait à le semer dans le labyrinthe de ruelles qui s'étendait tout autour.

Heureusement que les commerçants avaient rangé leurs étals. Sans cela, elle aurait eu un mal fou à se frayer un chemin. Il s'avérait parfois très difficile de circuler dans les rues étroites et encombrées. Les



artisans débordaient jusque sur les trottoirs. Parfois, des animaux domestiques, qu'élevaient les gens du peuple, leur tenaient compagnie. La campagne avait investi la ville. Heureusement qu'à la nuit tombée, les rues avaient tendance à se vider.

Heureusement ?

Personne ne la défendrait, en cas d'attaque. Chaque médaille avait son revers.

Si seulement elle ne s'était pas autant attardée !

Et ce en dépit de l'interdiction de son père, le docteur Guilhem Calcombe, qui ne voulait pas qu'elle s'aventure hors les murs à la tombée de la nuit. Mais la tentation était trop forte. Si forte qu'elle n'avait pas vu passer l'heure.

Il faisait encore doux, en ce début d'automne.

Quand elle n'explorait pas la garrigue, en compagnie de quelques chenapans du voisinage (elle avait toujours préféré les jeux de garçon aux poupées et aux travaux d'aiguille), Maguelone aimait passer du temps dans le jardin de son père, à la lisière de Boutonnet. Ce qui lui valait de se faire taxer de sauvageonne par sa tante Barbe, la supérieure du couvent de Saint-Gilles, qui rêvait de l'accueillir en ses murs pour pouvoir la réformer à sa guise. Maguelone frémissait à cette pensée. Le docteur l'en menaçait, quelquefois, quand elle avait passé les bornes. Mais elle savait qu'il n'en ferait rien.

Il avait ses idées, sur l'éducation des filles. Diamétralement opposées à celles de la religieuse. Il lui avait enseigné à lire et à écrire. Il avait assorti ce savoir d'un peu de grec, de latin et d'hébreu, et surtout, des rudiments de médecine, pour qu'elle puisse l'assister, avant d'étudier pour lui succéder. Elle savait déjà prodiguer les premiers soins, diagnostiquer certains symptômes, guérir avec des plantes. Voilà pourquoi elle passait tant de temps au jardin. Un potager hors les murs, avec quelques fruitiers, une treille, et un carré d'herbes médicinales, qu'elle entretenait avec un soin jaloux. Pour s'y rendre, il fallait franchir la porte de la ville. Guilhem Calcombe possédait aussi des vignes du côté de Mireval, dont l'une donnait un vin muscat, doux et sucré. Quelquefois, son père l'entraînait dans de grandes promenades. De leurs expéditions, ils ramenaient des graines et des pousses destinées au fameux jardin.

Elle y était restée trop longtemps, cet après-midi-là, jusqu'à ce que la pluie vienne l'en déloger.

Elle étouffa un cri.

Les pas se rapprochaient.

Elle accéléra résolument. Mais le pavé glissait de plus en plus. La pente était abrupte. Même pour quelqu'un de léger comme elle. Sa poitrine lui brûlait. Elle avait le souffle court.

Il s'agissait d'un homme. Grand. Elle le sentait. Sa présence, si proche. Sa corpulence. Elle était assez



petite pour son âge, et d'ossature frêle. Légère, de surcroît. Elle était lesté et savait se faufiler partout. Ce qui constituait dans certains cas un avantage pouvait dans d'autres se retourner contre elle. Que pourrait-elle faire, en cas d'attaque ? Elle repassa dans son esprit toutes les stratégies possibles d'esquive ou de défense. Elle avait l'habitude de se battre contre des garçons, même un peu plus grands qu'elle. Sa souplesse et sa ruse étaient de précieux alliés. Elle avait affiné quelques techniques. Déjà, toute petite, elle avait remarqué qu'une morsure était très efficace. Plus tard, sa connaissance de l'anatomie lui avait permis de repérer les points douloureux. Mais contre un adulte, elle n'était pas de taille.

Il l'avait rattrapée. Elle sentit la chaleur d'un corps. Une lourde masse s'abattit sur elle, la plaqua contre le mur, tandis qu'une poigne vigoureuse la bâillonnait. Elle en eut la respiration coupée.

À présent, elle était terrifiée.

D'une seule main, il la souleva de terre.

Qu'allait-il faire ?

La surprise acheva de lui couper le souffle.

Lentement, l'étreinte se desserra.

Le colosse la reposa à terre. Il éclata d'un rire tonitruant.

Elle le reconnut. Il se tenait planté devant elle, se dandinant comme un ours. Puis il tapa sur ses énormes cuisses en s'esclaffant à nouveau.



— La gente damoiselle a-t-elle aimé son petit tour ?

— Agulin, tu es devenu fou ? Tu m'as fait une de ces peurs ! Qu'est-ce qui t'a pris ?

Agulin, le ferronnier, était un de ses voisins. Brun de poil et de peau, il avait une encolure de taureau, un coffre puissant, et de larges biceps dont il tirait un orgueil démesuré. Maguelone l'avait souvent vu lutter, torse nu, contre des adversaires, par simple jeu. Pas étonnant qu'il l'ait tant effrayée, quand elle avait senti fondre sur elle l'énorme masse de muscles. Et voilà qu'il en riait.

Elle en fut scandalisée.

— Sont-ce des manières, de terrifier ainsi les dames ?

Le rire redoubla.

— Tu n'es pas encore une dame, n'en déplaie à ta vanité.

Il redevait grave.

— C'est exactement ce que je voulais. T'effrayer. Tu n'as aucun sens du danger. Ton père a dû te mettre en garde, mais tu n'en fais qu'à ta tête. Je voulais que tu éprouves, une fois, un semblant de peur.

— Eh bien, c'est réussi, fit Maguelone, qui avait retrouvé ses esprits. Et à part ça ? Tu n'as rien de mieux à faire ?

— Te prévenir. Ton père te cherche.

— Il s'inquiétait ?



– Pas encore. Mais il a dû partir au chevet d'un malade. Il était pressé. Il veut que tu portes aux sœurs Amiel une infusion d'aubépine, mélisse et valériane. Il a dit que tu saurais laquelle, pour les troubles du sommeil.

– Je m'en occupe.

Maguelone remonta à toute hâte vers la place et s'engouffra dans la petite rue où elle logeait avec son père et sa grand-mère.

2

– Où étais-tu encore passée ?

Sa grand-mère s'irritait facilement.

– Pas très loin, répondit Maguelone, évasive.

– Ne joue pas à cela avec moi, jeune fille. Une aveugle sent quand on lui ment. Il y a beaucoup de choses qu'on ne peut dissimuler, auxquelles ceux qui voient ne prêtent pas attention.

Maguelone avait perdu sa mère à la naissance. Elle vivait avec son père. Très occupé par son travail, il ne s'intéressait qu'à l'éveil de l'intelligence, ou aux problèmes de santé. Sa grand-mère lui avait servi de mère jusqu'à ce que la cataracte dépose un voile sur ses yeux, lui ôtant la vision. Il y avait aussi Habiba, la servante sarrasine, dont le nom signifiait "chérie". Habiba était brune, un peu trop potelée pour la mode du temps. Mais elle avait une magnifique chevelure lustrée. Elle entretenait sa peau mate avec des masques et des onguents de sa fabrication.

C'était elle qui avait pris le relais. Elle veillait à ce que Maguelone soit bien nourrie, vêtue proprement, et coiffée avec goût. Du moins, avant qu'elle ne parte en maraude comme un jeune chat. De ses expéditions, Maguelone revenait sale, décoiffée. Ce



jour-là, la pluie mouillait ses cheveux. Son visage était barbouillé de jus de figue, les dernières de la saison, dont elle s'était copieusement gavée. Ses mains et son cou étaient couverts de plaques rouges, une intolérance aux feuilles de figuier. Si le lait de figues s'avérait efficace pour soigner les verrues, il brûlait aussi la peau.

Le grand air lui avait donné faim.

– Qu'y a-t-il à manger ? dit-elle, tant par intérêt que pour détourner la conversation.

– Bouillon d'herbes et codognat*.
Maguelone fit la grimace.

– Ordonnance du médecin. Nous devons manger léger le soir, pour éclaircir les humeurs, et dormir comme les anges au paradis. C'est aussi bon pour le teint.

Ce dernier point, Maguelone s'en souciait comme d'une guigne. Et s'exposait au soleil sans vergogne. À la fin de l'été, elle était hâlée comme une paysanne.

– Tu es une vraie maugrabine, cracha sa grand-mère.

– Qu'en sais-tu ? Tu ne vois pas, ajouta Maguelone avant de se mordre les lèvres. La faim la mettait de mauvaise humeur. Elle aurait bien attaqué son repas par un pâté en croûte, agrémenté de blettes cuites et de noisettes, ainsi qu'un bon morceau de jambon à l'os. Et terminé avec ces beignets arrosés de miel

* Pâte de coïng.



dont Habiba avait le secret. Elle était douée pour les douceurs, Habiba. Les pâtisseries avec du miel, des amandes ou des noix, aromatisées à l'eau de fleur d'oranger. Les gâteaux à la farine d'épeautre, saupoudrés de grains d'anis, le blanc-manger*, additionné de jus de grenade, les poires confites au vin rouge et au sirop de rose. La mamonía, ce dessert oriental, confectionné avec du riz venu directement des rizières de Camargue, qui concurrençaient à présent celles des alentours de Perpignan, et cuit dans du lait d'amande. Et, en été, les sharbets** de fruits, que l'on mélangeait à la glace conservée dans les puits à neige, si délicieusement rafraîchissants...

– Ton père veut...

– J'oubliais.

Maguelone se précipita dans le cabinet de travail du médecin. C'était une pièce d'un ordre rigoureux, pleine de livres savants, en grec, en latin, en hébreu et même en arabe. Maguelone était fascinée par les illustrations anatomiques. Elle connaissait tous les noms, même les plus compliqués. Il y avait aussi

* Entremets médiéval, dont l'origine reste obscure. On ébouillante les amandes, pour enlever la peau brune, on les concasse grossièrement, on les fait bouillir avec du lait. À l'époque médiévale, on fait le mélange avec du riz cuit ou de l'amidon, puis on sucrat, on colorait, on aromatisait. Les recettes actuelles utilisent la gélatine, ou l'agar-agar, ce qui rapproche le blanc-manger de la *panna cotta*. On peut le servir avec des fruits cuits.

** Sorbets.



diverses préparations. Une vraie boutique d'apothicaire.

Elle n'eut pas de mal à trouver ce qu'elle cherchait.

— Ne tarde pas, lui cria sa grand-mère, comme elle refermait la porte.

— J'ai bien trop faim pour ça, dit Maguelone en riant.

Elle repartit sous la pluie.

3

Il faisait humide à l'extérieur. Les pavés avaient un éclat particulier au clair de lune. Maguelone pressa le pas.

La maison des sœurs Amiel était une belle bâtisse, en pierre calcaire, avec une porte en chêne massif. La fenêtre s'ouvrit.

— C'est toi, Maguelone ? Nous t'attendions.

L'aînée des sœurs Amiel, Rosana, était une femme corpulente, assez dominatrice de surcroît. À ses côtés, sa sœur paraissait doublement frêle et chétive. Tous deux dans l'ombre de son aînée, elle s'effarouchait d'un rien. Son caractère timide avait laissé s'épanouir chez Rosana l'instinct du commandement. Un trait de caractère qu'elle exerçait sans scrupules.

— Catarina est un peu fatiguée. Tu la connais.

Dans la voix perceait un soupçon de condescendance.

— Elle fait des histoires de tout. En ce moment, elle dort mal. Mais viens que je te débarrasse. Tu es comme un rat et trois noix.

— J'ai entendu ce que tu as dit, fit une voix, du fond de la chambre.

Faible, mais assez perceptible.



- Viens pitchoune. Viens me voir.
Maguelone obéit.
- Catarina Amiel était affalée sous la courtepointe.
Son visage paraissait plus émacié que d'habitude.
Plus pâle, aussi.
- Il se passe des choses, ici.
- N'ennuie pas Maguelone avec tes histoires. Elle doit rentrer.
- Il se passe des choses, répéta Catarina avec fermeté.
- Tu fais de mauvais rêves, la coupa Rosana. C'est naturel. En vieillissant, certaines femmes ont du mal à dormir.
- Je suis plus jeune que toi. Et je sais ce que j'ai vu.
- La voix de Catarina recelait une autorité inhabituelle.
- Ce sont des fantaisies sans fondement.
- Vous avez vu quoi, au juste ? interrogea Maguelone, dont la curiosité s'éveillait.
- Des esprits.
- Des esprits ?
- Comment pouvait-on voir des esprits ?
- Ne sont-ils pas invisibles, par essence ?
- Des esprits démoniaques, précisa Catarina.
Je vois des formes qui flottent dans la chambre.
J'entends aussi des voix.
- Quelles voix, quelles formes ?



- C'est difficile à expliquer. J'ai tendu la main pour les toucher, mais il n'y avait rien de palpable. Et cette odeur !
- Laquelle ?
- C'était le parfum de l'enfer.
- Comment le savez-vous ?
- Un mélange de chou, d'œuf pourri. De soufre...
- Épuisée, elle s'affala à nouveau, tandis que sa main maigre se pointait vers une direction imprécise.
- Je sais ce que j'ai vu. Et senti.
- Il faut la laisser se reposer, intervint Rosana fermement, en guidant Maguelone, d'une main tout aussi ferme que sa voix, vers la porte.
- Vous ne rêverez plus, dit Maguelone. Il y a un peu de valériane. C'est bon pour le sommeil.

Dans la rue, la pluie avait forci. La température fraîchissait. L'humidité faisait surgir des remugles de caniveau. Odeurs des foulons des teinturiers, mais surtout des immondices. Comme si la ville s'était transformée en chambre de courtoisie*. Les remparts empêchaient les écoulements extérieurs, et tout le monde ne bénéficiait pas de retraits**. Beau-coup se soulageaient dans les rues, ou y vidaient leurs vases de nuit. Le docteur s'élevait contre le

* W.C.

** W.C.



manque d'hygiène, responsable de bien des maladies. Heureusement, les consuls montpelliérains, depuis plus d'un siècle, avaient pris des mesures de salubrité publique. Les *probi homines** avaient pour mission de veiller à la propreté des rues. Ils ramassaient les ordures, évitant ainsi la prolifération des rats.

Le guet ne tarderait pas.
Maguelone prit congé des sœurs.

4

Depuis une semaine, la foire battait son plein.

Celle de Montpellier était moins réputée que celle de Beaucaire, en Provence, mais Maguelone avait enfin obtenu l'autorisation de s'y rendre, avec quelques voisins.

Elle aimait beaucoup l'atmosphère de liesse qui y régnait. Les tentes, bariolées de couleurs vives, offraient des tentations multiples. L'air embaumait d'appétissants effluves : celui du vin chaud aux épices, des beignets au miel, des confiseries. Toute la journée, elle s'était gavée de friandises, gaufres, crêpes, oublies, bonbons à la réglisse, sans ressentir le moindre écoeurement.

Les jours de foire, la ville changeait d'atmosphère. Le spectacle était dans la rue. Divers saltimbanques s'y produisaient. Des funambules, des ventriloques, des lanceurs de couteaux, mais aussi des bouffons, des pitres et des mimes. Il y avait des jongleurs, avec des quilles ou des balles de couleur. Des contorsionnistes, qui manifestaient une souplesse stupéfiante. Des cracheurs de feu, qui menaçaient de déverser

* Éboueurs.



sur la foule avide de sensations une longue gerbe de flammes. Des danseuses, munies de petits tambourins de basque, qui produisaient un bruit de grelots. Des montreurs d'animaux savants, et surtout, des monstres. Des personnages infirmes, ou disgraciés, que l'on exhibait. Les badauds défilaient sous le petit chapiteau où on les exposait, moyennant quelques pièces de monnaie.

La curiosité de Maguelone ne la portait pas vers les aberrations de la nature. Son père lui avait montré, dans des bocaux, des êtres difformes que conservait la faculté de médecine, à des fins d'étude scientifique. Les médecins ne désespéraient pas de percevoir, un jour, tous les secrets de la nature. Elle résista sans regret aux supplications de ses compagnons. Elle entraîna plus loin sa petite bande. Plus que tous, un spectacle avait attiré son attention. Celui qu'offrait Doa, le magicien turc. Un bonimenteur, placé à ses côtés, vantait la qualité de son art.

— Doa, déclama-t-il, emphatique, est le plus grand magicien de tous les temps. Le *Prestigior* en personne. Il peut lire dans vos pensées, faire apparaître et disparaître les choses. Il a joué devant les plus grands rois de la chrétienté, et au-delà, parcouru le monde de levant au ponant, joué pour le Sultan et les Infidèles. Il a appris tous les secrets du royaume de Grenade et de Jérusalem, percé les arcanes des mondes souterrains.

Très brun et très maigre, Doa dardait sur la foule un regard intense. Il était vêtu d'une longue robe noire, parsemée d'étoiles.

— On dirait un nécromant*, souffla Jaufré, qui paraissait légèrement impressionné.

— Plutôt un serpent qui hypnotise sa proie, corrigea Maguelone, fascinée malgré tout. Ils rirent.

Jaufré était le fils du boulanger. De caractère jovial et de tempérament placide, il ne se mettait jamais en colère. Maguelone l'aimait bien. Il faisait en général ses quatre volontés. Quelquefois, elle aurait aimé qu'il lui oppose un peu de résistance. Juste pour voir. Mais Jaufré était trop gentil, et de cela, nul ne pouvait lui en tenir rigueur. Il débordait de générosité. Sa seule intelligence était celle du cœur, ce qui n'était déjà pas si mal. Il adorait manger. Le père de Maguelone lui conseillait, parfois, quand il le rencontra, de freiner sur les tourtes et les merveilles. Sa gourmandise l'avait doté d'un embonpoint bien au-dessus de la moyenne. Il se montrait aussi plutôt froussard. Tout l'inverse de Maguelone, parfois plus prête à foncer qu'à réfléchir, en oubliant d'estimer les conséquences de ses actes.

— C'est précisément ça, qui est intéressant, murmura Géli, tout excité.

* Ancien mot pour nécromancien. Personne qui invoque les morts par la magie.



— N'aie pas peur, Jaufré, souffla Aubréa, la benjamine du groupe.

Aubréa était la sœur de Gèli, le fils d'Isop, la sage-femme. Plus jeune de deux ans, elle faisait montre d'une grande maturité. Envers son frère et Jaufré, elle avait toujours joué un rôle protecteur, malgré son jeune âge. C'était, de loin, la plus raisonnable du groupe. Tous les adultes de leur entourage s'accordaient sur un point : Gèli et Maguelone étaient deux têtes brûlées. La sagesse d'Aubréa tempérait leurs ardeurs. Fougueux, intrépides, impulsifs, ils auraient, sans son influence, formé un duo redoutable.

— Alors, on y va ? s'impatienta Maguelone.

Déjà, Gèli fouillait dans son escarcelle, pour réunir ses dernières pièces de monnaie. Pas grand-chose, à vrai dire. Mais cela leur suffit pour la première partie du spectacle.

Ils prirent place sous la tente. Ils s'assirent sur des bancs de bois, et attendirent. Quand le chapiteau fut plein, le magicien y pénétra.

Il parlait d'une voix très basse, aux inflexions modulées. Il était accompagné de son assistante, une jeune et jolie femme, aux longs cheveux noirs, vêtue d'étrange façon. Elle portait des braies bouffantes, d'une étoffe légère, rose vif, comme une fleur de chèvrefeuille, et une tunique assortie. Ses cheveux s'échappaient d'un court voile rose pâle, brodé d'or. Des sequins tintaient à sa ceinture, produisant un

son argentin. Des bracelets étincelaient à ses poignets et ses chevilles. Les hommes de l'assistance fixaient la saltimbanque, médusés. Gèli lui-même la contemplant avec admiration. Agacée, Maguelone le tira par la manche

Le magicien présenta la jeune femme. Elle s'appela Zeynep. C'était son assistante.

Sous les yeux émerveillés de l'assistance, il fit apparaître et disparaître divers objets, des foulards, des tourterelles. Les spectateurs, médusés, cherchaient le truc. Maguelone était fasciné par les longues mains du magicien, ductiles*, habiles. Mais elle avait beau les fixer, elle ne perçut rien.

L'homme était d'une adresse prodigieuse.

Elle supposa que les coudières** de son ample robe lui permettraient de dissimuler des objets, sans parvenir toutefois à éventer son secret. Il était trop habile pour elle. Elle observa ses compagnons. Jaufré, qui avait oublié sa peur, fixait Doa, sans jamais le quitter des yeux. Aubréa semblait méditative. Même Gèli était captivé. Maguelone lui donna une bourrade.

— J'essaie de comprendre comment il fait, souffla-t-elle.

Enfin, vint le clou du spectacle ! Le magicien présenta la jeune femme, puis annonça qu'il allait couper sa partenaire en deux. L'assistance frémit.

* Qui peut être étiré sans se rompre, extensible.

** Ample prolongement des manches.



Zeynep sourit, salua gracieusement, puis entra dans une boîte qui ressemblait à un sarcophage. Un nain, que les spectateurs n'avaient pas remarqué, car il était resté jusque-là dissimulé sous une tenture, accompagnait ses actions d'un roulement de tambour.

— Elle n'a pas l'air très effrayée.

Remarque judicieuse. En matière de doute, Géli aurait pu donner des leçons à saint Thomas. Ce n'était pas à lui qu'on pouvait faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Chut !

Les voisins de la bande n'aimaient pas qu'on leur gâche le plaisir.

Sous la tente, régnait une tension palpable. La musique du tambour, trop grave, trop forte pour être jouée à l'intérieur, avait créé un climat d'angoisse. L'expression sévère du magicien indiquait qu'on venait de franchir une étape. Les choses devenaient sérieuses.

— J'aimerais bien savoir comment il fait.

Décidément, Géli était incorrigible.

— Difficile à dire.

— *Les arcanes des mondes souterrains*, quelle farce !

Tu y crois ? souffla Géli.

— Bien sûr que non. Je ne suis plus un bébé, fit Maguelone, outrée.

En silence, les spectateurs suivaient les mouvements de Doa. Le magicien se déplaçait avec des

gestes lents et précis. Il avait refermé la boîte et commençait à la scier. Le crissement de la scie était insupportable.

— Je sais qu'il y a un truc.

Géli s'entêtait.

— Il y en a un, forcément, soupira Maguelone. Il ne va pas sacrifier une partenaire à chaque spectacle.

— Qui sait ?

Derrière eux, une femme gloussa. Plus de tension nerveuse que d'envie réelle de rire.

Des gouttes de sang suintaient de la boîte. Une autre étouffa un cri.

Le public était pourtant habitué aux scènes d'horreur. La plupart des gens avaient assisté à des exécutions publiques. Mais il s'agissait de voleurs, de meurtriers, ou de pauvres hères de la cour des Miracles. Des condamnés qui ne laissaient pas de place à la pitié.

Avec Zeynep, c'était différent. Bien qu'Infidèle, elle était très jeune, jolie et gracieuse. La foule s'émuovait de son sort.

Le crissement de la scie cessa brutalement.

— Et à présent, annonça le magicien de sa voix basse et profonde, je vais ramener Zeynep à la vie.

— Blasphème ! s'écria un spectateur, en qui Maguelone crut reconnaître un des avocats, nommé Raoul Vilevelhe, proche voisin de son père. C'était un homme chétif, au teint jaune, à l'air chagrin,



toujours fourré à l'église. Sa figure de batracien, ses yeux, dont les poches de chair molle étaient infiltrées de kystes graisseux, exprimaient l'indignation. On l'imaginait mal en train de se divertir. Le spectacle paraissait le scandaliser. Il s'apprêtait à manifester avec une véhémence accrue, mais la foule le fit taire.

Heureusement pour le magicien, car le blasphème était un délit grave. Ceux qui s'en rendaient coupables étaient mis dans une cage et plongés à plusieurs reprises dans la rivière, ou attachés trois jours durant dans un fossé plein d'eau. Cette sanction, légère en été, pouvait provoquer la mort du condamné en hiver.

Tous étaient suspendus aux lèvres de Doa. Il agita une bague de forme bicornue en bois de cor nouiller et murmura quelques incantations dans une langue étrangère, auxquelles nul ne comprit goutte.

Un silence impressionnant se fit.

Chacun retenait son souffle.

Le magicien laissa s'installer l'attente. Elle parut interminable. Puis il proféra enfin :

— Les limbes ont restitué leur proie.

Sur ces paroles sibyllines, il ouvrit lentement la boîte.

Zeynep reposait, fraîche comme l'aurore. Son visage, d'une délicate couleur ambrée, rayonnait. Elle semblait sortir d'un long sommeil, sa robe légère, parsemée de quelques fils d'or, à peine froissée, épousait les courbes de son corps.

Elle n'avait pas une égratignure.

La foule fut impressionnée.

Des acclamations éclatèrent.

D'un bond, Zeynep sortit de sa boîte, salua. Son sourire était indéchiffrable.

Sous les bravos, le magicien savourait son triomphe.

Puis le nain annonça, par un roulement de tambour, que le premier spectacle était terminé.

— En seconde partie de ce spectacle, vous aurez le privilège d'assister au jeu des muscades et des gobelets, aux mystères de la corde coupée en deux, et surtout, à une démonstration unique au monde, qui vous initiera aux merveilles de l'iconoscope. Un privilège réservé aux princes et aux rois, qui ne vous coûtera qu'une somme modique. Quelques sols, et vous verrez ce que personne ici n'a encore vu.

Le gros des spectateurs, qui avait payé le minimum, s'éclipsa.

Sa curiosité éveillée par cette démonstration de magie, Maguelone brûlait de voir la suite. Elle regretta d'avoir dépensé en friandises le contenu de sa maigre escarcelle. Gèli semblait du même avis.

— On pourrait...

— Tu crois que...?

Sans se consulter, ils firent demi-tour, malgré l'opposition d'Aubrèa et de Jaufré. Aubréa, comme toujours, se montrait affreusement raisonnable. Il lui



fallait rentrer, aider sa mère à nourrir les plus petits, laissés à la garde de Mailis, sa cadette. Jaufré, pour sa part, avait faim.

– Tu n'as pas assez mangé ? s'étonna Maguelone.
Mais rien ne pouvait retener Jaufré. Il salivait déjà à la perspective d'un appétissant saucisson brioché aux pistaches, et d'une soupe aux premiers choux de saison, agrémentée de lard et de pain frit.

Ignorant les injonctions de l'un et de l'autre, Gèli et Maguelone se dirigèrent vers le chapiteau du magicien. Ils s'accroupirent pour regarder à travers une déchirure assez large, le spectacle qui venait de commencer. Pour l'instant, rien de probant. Doa agitait sa baguette magique, faisait le tour de la piste. Il affichait un air mystérieux et proférait des incantations.

- C'est tout ? murmura Gèli, déçu.
- Attends la suite.
- Tu veux en avoir pour ton argent ?
- C'est ça.

Il éclata de rire.

Derrière eux, l'ombre se fit plus épaisse.

En même temps, une main s'était abattue sur leur épaule. Une poigne de fer.

Un étou.

À grand-peine, Maguelone tourna la tête.

Un visage menaçant la fixait.

Un teint basané. Une barbe hirsute. Des cheveux longs et gras.

L'homme était outrageusement velu. Un anneau d'or scintillait sur le lobe de son oreille. Il exhalait une odeur d'oignon cru et de sueur mêlés. Maguelone sentit, près de son visage, la chaleur d'une haleine.

Vu de près, il paraissait gigantesque.

Elle le reconnut. C'était l'Hercule de la foire. Celui qui soulevait des poids comme fétus de paille. Un colosse.

Il la fixait, d'un regard qui n'était guère engageant.

– Alors les morveux ? On essaie de resquiller ?

Sa voix, grasseyante, résonnait désagréablement.

Les morveux ! Quelle insulte ! Maguelone tenta de rassembler le peu de dignité qui lui restait. Mais face à la force nue, elle ne faisait visiblement pas le poids. La brute pouvait l'écraser de ses énormes poings, ou l'envoyer voler d'une chiquenaude. Elle préférerait n'y point penser.

Gèli lui-même n'en menait pas large.

La main qui lui broyait l'épaule lui infligeait une souffrance insupportable.

– S'il vous plaît, ne nous faites pas de mal !

Elle avait vraiment dit cela ? Elle maudit sa lâcheté.

Mais bon, l'héroïsme a parfois ses limites.

L'expression du géant se radoucit. Il desserra son étreinte.



– C'est bon pour cette fois. Que je ne vous y reprenne pas, ou la prochaine fois, vous serez juste bons à farcir un pâté d'alouettes.

Gèli fit un signe de la tête. Et Maguelone, qui d'habitude avait la langue bien pendue, s'abstint de répondre.

Elle éprouvait un réel soulagement. Le monde de la foire lui révélait un autre visage. Non plus celui joyeux du divertissement, mais une face sombre et dangereuse, un lieu peuplé de forces obscures. Elle ne se sentit rassurée qu'en arrivant dans son quartier, mais jeta, mue par un reste de peur, un regard en arrière.

Personne en vue. Elle respira.

La nuit commençait à tomber. Les enfants regardèrent leurs pénates. Quand Maguelone arriva chez elle, son père s'y trouvait déjà.

– Comment était la foire ?

– Magnifique, dit Maguelone, enthousiaste. Elle lui raconta, par le menu, les distractions de la journée.

Elle évita juste de narrer les ultimes péripéties. Son père s'inquiétait suffisamment pour elle.

Elle n'avait plus faim. Les sucreries lui avaient coupé l'appétit. Guilhem Calcombe sourit avec indulgence et l'envoya se coucher. Lui-même s'apprêtait à dormir. La journée avait été épuisante. Sa figure lasse en témoignait.

Ils plongèrent dans un profond sommeil. Ayant oublié ses émotions, Maguelone rêvait de la foire. Des images qui tourbillonnaient. Jouets à deux sols, images naïves, pains d'épices, parades. Une explosion de bruits et de couleurs. Un nain dansait avec des animaux fantastiques. Une jeune fille, vêtue à l'orientale, se désintégraît, puis reprenait sa forme initiale. Une baguette, bossuée de noeuds, devenait un rameau d'or.

Les images se brouillèrent. Tout sembla s'ébranler. Soudain, des coups violents résonnèrent à la porte d'entrée !



— Ouvrez, pour l'amour du ciel !

Angoissée, la voix résonnait dans la nuit. Les coups redoublèrent.

Réveillé en sursaut, le docteur eut la présence d'esprit d'enfiler un vêtement, avant de se précipiter dans l'escalier. Maguelone le suivit de près.

Seules Habiba et grand-mère Azalais semblaient n'avoir rien entendu. Azalais, parce qu'elle devenait sourde, en plus de sa cécité. Et Habiba, parce qu'elle dormait sous les toits, dans une chambre mansardée.

— Que se passe-t-il ? fit le docteur, bougon.

Il avait peu dormi, les nuits précédentes. Il était resté de longues heures au chevet d'une patiente. À présent qu'elle allait mieux, il aurait aimé se reposer un peu.

— Qui est-ce, que voulez-vous ?

— Docteur, c'est moi, Rosana !

— Rosana ?

— C'est terrible ! Catarina a eu une syncope ! On la croirait morte ! Docteur, il s'est passé quelque chose !

L'esprit clair à présent, le médecin s'élança dans la rue, talonné par sa fille.

— Que fais-tu là, Maguelone ? Je t'ordonne de rentrer !

— Mais si je peux aider !

De guerre lasse, il capitula.

— Puisque tu ne dors pas, allons-y.

L'état de Rosana les frappa de stupeur.

D'habitude impeccable, elle arborait une expression hagarde. Son visage avait vieilli de dix ans. Maguelone se rendit compte qu'elle ne l'avait jamais vue décoiffée. Or elle était... échevelée. De longues mèches grises pendaient autour de sa figure, lui donnant l'air d'une folle. Sa cale*, qu'elle avait gardée, était posée de guingois.

Elle faisait pitié.

Rosana avait bravé le guet pour venir jusque chez eux en pleine nuit ! Le médecin était connu des archers. Il pouvait circuler sans peine, mais une femme, âgée et respectable de surcroît ! Hormis les catins, on n'en voyait guère, à une heure avancée de la nuit. Il fallait que la situation fût extrêmement grave !

— Que s'est-il passé ? demanda le médecin.

— Je ne sais pas. J'ai entendu hurler, et j'ai trouvé Catarina évanouie. Elle était toute blanche. Je l'ai crue morte.

— Ne tardons pas.

Le ton du médecin était abrupt. Maguelone sentit qu'il s'inquiétait pour sa patiente.

* Coiffure d'intérieur.



Catarina gisait sur le lit qu'elle partageait avec sa sœur. Son visage paraissait aussi pâle que ses draps de lin. Elle avait l'air exsangue. Guilhem Calcombe lui tâta le pouls, qu'il trouva extrêmement faible.

Sous les yeux éberlués de sa fille et de Rosana, il gifla vivement Catarina, à trois reprises. À la troisième, elle ouvrit les yeux.

- Que faites-vous ? s'exclama Rosana, alarmée.
- Regardez, elle revient à elle.

Catarina ouvrait des yeux effarés, dodelinant de la tête. Ses lèvres étaient presque bleues, ses narines pincées.

- Il lui faut un tonique. Elle s'en va. Avez-vous un peu de cordial ?

- Du vin de noix, de la liqueur de pruneau, de l'hydromel...

- Le vin de noix fera l'affaire.
Rosana obtint.

Quand Catarina eut avalé quelques gorgées d'alcool, elle se ressaisit. Son regard se fit moins trouble, ses joues reprirent un peu de couleurs. Elle considéra le médecin avec une expression de gratitude et d'effroi.

- Que s'est-il passé ? fit Guilhem doucement.

Il avait pour principe de ménager les patients en état de choc. Un rien pouvait les faire basculer. Un bruit, une inflexion de voix un peu brutale.

- Je... je ne veux pas en parler.

- Il le faut.

La voix était douce, mais impérieuse.

Catarina hésitait.

- Nous voulons vous aider.

L'intervention de Maguelone la décida.

- Ils sont revenus.

- Qui ?

- Les esprits. Les démons vomis de l'enfer.

- Oui ?

Le ton se voulait encourageant.

- Il y avait des flammes, tout autour d'eux. J'ai vu leurs figures grimaçantes. Des démons cornus, avec des prunelles flamboyantes. J'ai essayé de les toucher, mais ils s'évanouissaient. Des esprits volatils. Il y avait une forte odeur de bouc, dans la chambre. J'ai compris que c'était lui.

Elle se signa.

- Satan ?

Le regard se fit apeuré.

- Ne prononcez pas son nom !

- C'est donc lui ?

- En personne ! Son odeur de soufre et de suint, ses pieds fourchus. J'ai bien vu sa queue et ses cornes. Croyez-moi, ce n'était pas un cauchemar ! Il était là, tout près !

- On ne sent rien.

- La fenêtre est ouverte. L'odeur se sera dissipée, objecta Maguelone.



— La température de la pièce s'est élevée d'un coup.
Comme un brasier de l'enfer.

Le médecin réfléchissait. Un long silence s'ins-talla.

— Vous me croyez *fors sené**, c'est bien ça ?

La voix de Catarina monta dans l'aigu, vrillant les tympans de ses auditeurs. Dans ses yeux perçait une lueur qui ressemblait à du triomphe. Elle annonça, comme on fournit une preuve :

— Il m'a parlé, aussi.

— Qu'a-t-il dit ?

Les yeux de Catarina se réversèrent. Elle sembla osciller, et se mit à glapir, d'une voix suraiguë :

— *Encore quelques lunes, ma jolie. Alors tu mourras, et tu m'appartiendras.*

6

Un grand silence se fit. Comme à la lecture d'une sentence de mort.

Rosana considérait sa sœur avec effroi. Ses yeux s'agrandirent. Son visage pâlit. D'un geste nerveux, elle tapota la courtepointe, puis remit en place le pain béni en forme de croix, conservé dans une coupelle en prévision de l'orage. Il avait le pouvoir d'écarter la foudre.

Guilhem Calcombe afficha une expression per-plexe. Maguelone nota l'inquiétude dans son regard.

— Vous lui redonnez du jus de graine de pavot, fit-il à l'intention de Rosana. C'est un remède sou-verain, connu depuis l'Antiquité pour les troubles du sommeil. Giacomo Dondi, qui a répertorié les recettes de la médecine grecque et arabe, le prescrit dans son *Aggregator*. Il faut aussi établir un régime. L'aneth, l'anis, la laitue, la mauve et le nénuphar favorisent l'endormissement. En revanche, il lui faut éviter de respirer du camphre, qui maintient en état de veille. Et de consommer oignons ou poireaux, qui donnent de mauvais rêves. Le diamant les éloi-gne, mais c'est un remède un peu coûteux, je l'avoue. Mieux vaut, à tout prendre, une mauvaise haleine.

* Insensée, folle. Signifie littéralement *hors du sens*, c'est-à-dire de la raison. Le mot a par la suite donné *forcené*, qui n'a rien à voir avec *force*.



Sa plaisanterie ne fit rire personne.

— Il faut que je discute de ce cas avec mes collègues de la faculté. Je pense qu'il s'agit d'un délire. J'ai vu quelques cas de fols, dans ma carrière. Pour certains, des bains froids et un peu d'ellébore suffisaient. Pour d'autres, les médicaments étaient, la plupart du temps, inopérantes. Il faut lui éviter toute émotion, la faire manger léger le soir. Si cela se reproduit, je lui ferai une saignée, pour éclaircir le sang. Mais il peut également s'agir d'une forme particulière d'humeur noire. Avant de me prononcer, je préférerais prendre conseil. Le cas est assez inhabituel pour...

Il n'acheva pas. Rosana avait les yeux exorbités d'angoisse. Maguelone éprouva pour elle un sursaut de pitié. Ces derniers jours, elle avait bien changé, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Il lui sembla qu'elle avait maigri. Le souci qu'elle se faisait pour sa sœur la minait.

D'un geste convulsif, Catarina agrippa la manche de Maguelone.

— Et toi, mon enfant, tu me crois ?
Maguelone ne répondit pas.

— Ce ne sont pas des visions. Je n'en ai jamais eu, même quand je jeûnais pour carême ! Mon père, Dieu ait son âme, vantait mon esprit pratique. Il disait, "Catarina est pleine de bon sens, c'est l'héritage de ses ancêtres paysans. Il coule dans ses veines." Je n'aime pas les fatrasies, et je n'ai guère d'imagination.

Une maison bien tenue, un repas confectionné avec soin, voilà ce qui m'importe. Quand je dis que j'ai senti une odeur de bouc, c'est que j'ai senti une odeur de bouc. Je fais la différence entre une bergerie, une écurie et une étable.

— Prenez garde à l'exaltation, fit doucement le médecin. Cela monte vite au cerveau.

— Je prendrai vos potions, docteur Calcombe, mais je ne suis pas folle. Elles m'aideront à dissiper ma peur, puisque personne ne veut m'écouter. Moi, je sais que ce démon reviendra, et qu'il m'emportera.

Ses lèvres se retroussèrent dans un rictus mauvais. Cela ne dura qu'un instant.

Maguelone se réprimanda. Elle avait dû rêver.

Était-ce l'ombre de la chandelle, projetée sur son visage, qui en changeait l'expression ?

Dans les yeux de Catarina, on lisait une peur terrible.

Dans cette voix, Maguelone avait reconnu un accent qu'elle connaissait bien.

Celui de la sincérité.



– Tu en es sûre ? redit Gèli.

Son air restait dubitatif.

– Presque. Sa voix ne trompait pas.

– Ni ton père ni Rosana ne la croient.

– Les adultes font des erreurs, parfois.

Il ne pouvait rien redire à cela. Ils en avaient fait l'expérience.

– Que comptes-tu faire ?

Les enfants s'étaient installés dans le jardin de Maguelone. Les journées étaient encore douces. La lumière d'automne se dissolvait en poudroisement doré. Les feuilles blondes et rousses couvraient déjà le sol.

Placide, Jaufré avait cueilli une des dernières poires de l'espalier. Tout aussi placidement, l'avait enfournée dans sa bouche.

– Ce garçon est un estomac ambulante, constata Gèli, fâché. Un glouton.

Jaufré sourit sans répondre.

Dans un coin, Aubréa s'exerçait à l'équilibrisme, imitant une attraction qu'elle avait vue à la foire. Le conciliabule se tenait entre Gèli et Maguelone.

A présent, ils baissaient le ton. C'était le signe que quelque chose de grave était en train de se jouer.

– Que me suggères-tu ? interrogea Maguelone.

– Tu veux mon avis ?

– Oui.

– Tu penses qu'il y a quelque chose de sérieux ?

Qui mérite d'être vérifié ?

– Oui.

Maguelone avait répondu sans hésiter.

– En dépit de l'avis de ton père ?

– Oui, oui, oui ! cria Maguelone. Jaufré et Aubréa se retournèrent, puis reprirent leurs occupations.

– Je sais ce que tu as en tête. Gèli la considéra avec amitié.

– Tu crois ?

– Tu es ma sœur de lait. Presque ma jumelle. Tu es oublié ?

Gèli et Maguelone avaient grandi ensemble. Ils se connaissaient bien.

Gèli reprit :

– Il faut aller voir ça de près.

– Quoi ?

– Ce qui se trame. Ne fais pas l'innocente. Je sais que tu y as déjà pensé.

– Tu me soupçonnes ?

L'indignation était feinte. Les yeux de Maguelone étalent. Elle poursuivit, sérieuse cette fois :



- Je crois que Catarina dit la vérité. Qu'elle a vu quelque chose.
- Reste à savoir quoi.
- Des démons. Elle a senti l'odeur du soufre.
- Et du suint, précisa Gèli, soucieux d'exactitude.
- Et du suint. Peut-être que quelqu'un lui administre une drogue, à son insu, pour provoquer des visions. Certaines pharmacopées, dit-on, sont très puissantes. Mais au point de provoquer des hallucinations ? Je ne sais pas.
- Demande à ton père. Après tout, c'est toi qui étudies les plantes. Pas moi.
- Qui s'amuserait à en provoquer ? Et pourquoi ? Maguelone parut désorientée.
- Un médecin, un apothicaire, une rebouteuse. Tout est possible, Maguelone.
- Tout est possible, Maguelone.
- Et s'il ne s'agissait pas d'hallucinations ? Gèli considéra la fillette avec un soupçon de condescendance.
- Tu y tiens vraiment ?
- J'aimerais être sûre qu'il n'y a rien, Gèli. Que tout est le produit de son imagination.
- Rosana n'a rien vu.
- Rosana a le sommeil aussi léger qu'une bûche et autant de fantaisie qu'une motte de terre.
- Il y a deux possibilités, Maguelone.
- Lesquelles ?

- S'introduire chez elles, fouiller dans les coffres. Si quelqu'un cache une drogue, nous la trouverons. Pour ce genre de choses, j'ai l'intelligence des rats.
- Tu soupçonnerais Rosana ?
- Tout est possible. Elles n'entendent bien ?
- À peu près. Rosana domine sa sœur. C'est plutôt Catarina qui voudrait se venger. Ta théorie ne tient pas, Gèli.
- Nous ne savons rien de la vie des gens. Nous ne voyons jamais que les apparences. Que se passe-t-il, derrière les murs des maisons, à l'abri des regards, et des oreilles indiscrètes ? Tu peux le dire, toi ?
- Non, bien sûr. Mais Rosana avait l'air si ébranlée !
- C'est peut-être une bonne comédienne. Et ensuite, Maguelone ? Que proposes-tu ?
- Et toi ?
- Deuxième étape, passer une nuit là-bas.
- Comment ferions-nous ?
- Je pourrais me débrouiller. Ma mère est souvent absente la nuit. Elle reste au chevet des parturientes. Aucun enfant ne remarquerait mon absence. Ils sont bien trop occupés à ronfler. Alors que chez toi, il n'y a que des adultes. Tu es plus surveillée que moi.
- Gèli ajouta :
- Et puis, tu es une fille. Une fille ne circule pas, la nuit, C'est bien trop dangereux.
- Maguelone fit la moue.



En fait, elle rêvait d'action.

Elle déplorait d'être une fille. Elle adorait entendre les récits qui racontaient les exploits des chevaliers et les prouesses guerrières. Un jour, son père avait soigné gratuitement un troubadour atteint de fièvre des marais, par l'administration de décoctions d'écorce de saule. Pour le remercier, ce dernier les avait enchantés en racontant la geste de Guillaume d'Orange. Cet ardent chevalier qui s'était retiré dans un ermitage, devenu l'abbaye de Saint-Guilhem-le-Désert. Il lui avait légué son nom, en tant que fondateur.

Depuis, Maguelone rêvait de réentendre ses exploits. Mais, guéri, le troubadour avait repris la route. Il allait chanter dans les châteaux. On prétendait qu'il s'était même rendu au royaume de Sicile. Alors, avec Géli, elle avait joué au tournoi de chevaliers. Tous deux s'affrontaient en champ clos, avec des lances et des épées de bois, qu'ils avaient fabriqués. Ou, avec d'autres enfants, ils reconstituaient le siège d'un château. Du haut de remparts imaginaires, de gros rochers rebaptisés *tour des Pins* ou *tour de la Babotte*, ils ripostaient aux assaillants. Des arcs de fortune et des frondes maison devenaient des armes de guerre.

Elle soupira. Géli lui mit la main sur l'épaule.

— Je te raconterai tout. Promis. Ma mère s'absente quelques jours, pour l'accouchement d'une cousine.

Aubréa et Mailis s'occuperont des petits, je pourrai foudroyer à mon aise. Je te promets un compte rendu détaillé de ce que je verrai.

La promesse la rasséréna.

Jaufré achevait de se restaurer. Du jus de poire dégoulinait sur son menton, il l'essuya d'un revers de manche. Aubréa, qui avait terminé ses acrobaties, le regardait d'un air offusqué.

— On rentre, j'ai faim, s'écria-t-il joyeusement.

— Mais tu viens de manger !

— Ça ? fit-il dédaigneux, c'est juste picorer !

Maguelone regarda le soleil.

Il était temps de rentrer.



— **Maguelone, tu es en passe de devenir**
une jeune fille accomplie !

Les deux sœurs rayonnaient. Maguelone les avait entraînés sur la terrasse de leur maison, en leur demandant de lui apprendre à broder. Sans méfiance, Rosana et Catarina avaient accédé à sa demande. Elles étaient flattées que Maguelone s'adresse à elles plutôt qu'à Clamença, une voisine, réputée pour son habileté. Mais Maguelone avait prétexté que la sieste de Clamença était bien trop longue, pour pouvoir espérer travailler. Les deux sœurs pépiaient comme des oiseaux et paraissaient tout excités. Leurs joues avaient repris quelques couleurs.

— Il faut commencer par des motifs simples, avec des matériaux modestes. N'espère pas broder des nappes d'autel ou une chasuble d'évêque. Il faut se limiter à de petites choses, quand on débute.

Sur un carré de tissu, Rosana exécuta quelques points. Maguelone suivait ses gestes avec une docilité feinte, mais intérieurement elle bouillait. Que n'aurait-elle donné pour se trouver à la place de Géli, chargé de perquisitionner ! Il avait fait mine d'accompagner Maguelone, puis de se retirer.

— Ne vous dérangez pas, je fermerai derrière lui, avait chuchoté Maguelone. Les deux sœurs, éprouvées par les incidents des deux dernières nuits, avaient acquiescé.

À présent, c'était elle qui subissait ce pensum, pendant que son ami fouillait la maison à loisir.

Elle regretta de n'avoir pu faire l'inverse. Elle s'y connaissait, en plantes médicinales. Une espèce étrange n'aurait pas manqué d'attirer son attention, alors que Géli ne faisait aucune différence entre verveine et tilleul. Il aurait été plus expert en broderie qu'en botanique, estima-t-elle.

Un sourire de commande plaqué sur ses lèvres, elle rongea son frein.

L'après-midi lui sembla interminable. D'autant que le soleil s'était levé, et qu'elle aurait bien couru dans la garrigue chercher les premières giroflles ; ou dans une pinède, ramasser des côpes de pin. Leur chapeau était un peu gluant, mais leur parfum si savoureux ! Les pluies nocturnes avaient sûrement favorisé leur pousse.

Les yeux fixés sur sa pièce de tissu, elle tenta de ravalier son ennui. Quand on ne vit plus très bien dans la pièce, elle se leva, remercia.

— Je te raccompagne ?

— Inutile. Vous n'aurez qu'à descendre fermer un peu plus tard. Si vous voulez, je passe vous prendre un peu d'eau à la fontaine.



Éberluées par cette soudaine métamorphose, les sœurs acquiescèrent.

Maguelone, munie de sa cruche, dévala les escaliers.

Au coin de la rue, Gèli la guettait.

— Alors ?

— Pas grand-chose. À part ces graines, un peu étranges.

Il ouvrit la main, révélant son butin. Maguelone éclata de rire.

— Voyons Gèli, ce sont des graines de passeroise !

La passeroise, ou rose trémière, était une des fleurs du jardin de Maguelone. À la fin de la floraison, elles libéraient des graines qui se ressemaient spontanément.

— Je crois même que c'est moi qui les leur ai données.

Voyant son expression déconfite, elle ajouta gentiment :

— Tu as fait de ton mieux. Rien d'autre ?

— J'ai tout fouillé.

Maguelone redevint grave.

— Une chose est certaine. Sa sœur ne la drogue pas. Que reste-t-il comme hypothèse ?

— Un étranger ?

— Bien vu, Gèli. Mais je ne vois pas comment il pourrait introduire quelque chose dans leur nourriture.

— Seule Catarina est touchée.

— Exact. Plus j'y pense, moins je crois qu'il s'agit d'une drogue.

— Quoi d'autre, alors ?

— Je n'ai pas encore trouvé, Gèli. Il faut que j'y réfléchisse.

Ce qu'elle fit. En silence, Gèli observa son visage concentré. Front plissé, lèvres serrées.

— Quelqu'un s'amuse à leur faire peur. J'en suis persuadée.

— S'amuse ? Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un jeu.

— Moi non plus, rétorqua Maguelone.

— Il ne reste plus donc...

— Qu'à passer une nuit chez elles, pour en avoir le cœur net.

Maguelone bouillait d'impatience. Gèli hésita.

— Cette nuit, c'est impossible. Ma mère ne s'absente qu'après-demain.

— C'est ennuyeux. Il nous faut faire vite. J'ai peur...

Elle n'acheva pas sa phrase.

— Que quelque chose de grave se produise ?

— Oui.

— L'apparition l'a menacée, Maguelone ?

— Pas que je sache.

— Dans ce cas... Gèli eut un geste fataliste. Ce n'est pas plus grave que le croque-mitaine qui terrifie les enfants.

– Sauf que Rosana est une adulte. Âgée, de surcroît. Que donnera la prochaine crise ? Et quand surviendra-t-elle ?

Gèli n'en savait rien.

La nuit n'allait pas tarder à tomber.

Ils avaient atteint la fontaine. Maguelone vida le reste d'eau, rinça consciencieusement la cruche, la remplit à nouveau.

– À demain, dit-elle.

Faisant un petit signe de la main, il s'éloigna.

9

La nuit avait précipité les choses.

Fatiguée, Maguelone s'était levée plus tard qu'à l'accoutumée. Quand elle descendit, Habiba était en train d'éplucher des oignons tandis que sa grand-mère détaillait de petits cubes de viande. Elle était habile, et, en dépit de sa cécité, ne se coupait jamais. Une appétissante odeur d'épices s'échappait des petits bols posés sur la table en chêne.

– Vous faites une tourte au gibier ?

– Le ferronnier a apporté deux lièvres, et une belle pièce de marcassin.

Le sanglier constituait une pièce de choix, un mets réservé aux nobles. Mais le braconnage existait, et il arrivait que certains clients fissent profiter le docteur du produit de leur chasse. Ils payaient souvent en nature, si bien qu'à défaut d'écus sonnants et trébuchants, sa table était toujours bien garnie.

Maguelone huma les arômes, puis alla dénicher un morceau de pain dans la maie.

– Tu ne veux rien d'autre ?

– Quelques noix fraîches. Je me réserve pour la tourte.



En mastiquant, elle regarda les deux femmes s'activer. Habiba, qui en avait fini avec les oignons, hachait menu quelques blettes sauvages, tandis que sa grand-mère commençait à pétrir la pâte.

— Il serait temps que tu apprennes à cuisiner.
— J'apprends en regardant, marmonna Maguelone. Les deux femmes se désintéressèrent d'elle.
— Le maître est sorti, cette nuit, fit abruptement Habiba.

Maguelone dressa l'oreille.

— Ah bon ?

Sa grand-mère n'aimait pas trop cancaner avec la servante. Mais Habiba était lancée.

— C'est M^{me} Rosana. Sa sœur a encore eu une crise.

La grand-mère de Maguelone émit un soupir de commisération où perçait un léger mépris.

— Catarina a toujours été de nature chétive.
— C'est autre chose. Elle n'arrêtait pas de crier qu'elle avait vu le démon, et qu'il l'avait menacée, dit Habiba.

— Qu'a-t-il dit ? Maguelone brûlait de curiosité.

— *Encore quelques lunes, ma jolie...*

— ... *Alors tu mourras et tu m'appartiendras*, compléta la fillette, qui venait de se souvenir.

Elle avait oublié les menaces, dans le récit qu'elle avait fait à Géli. Elle se promit d'y remédier, quand elle le verrait.

Les deux femmes lui dédièrent un regard ahuri.
— C'était quel type de voix ? demanda Maguelone.

— Une voix basse, railleuse. Étrange, d'après Rosana. Qui n'avait rien d'humain.

— Elle l'a entendue elle aussi ?

— C'est ce qui l'a réveillée. La voix était tout près de son visage, à ce qu'elle a dit. Elle a aussi entendu le fracas du tonnerre, et vu des formes dans le noir. Mais quand elle a allumé la chandelle, tout avait disparu. Évaporé en fumée.

— Il y avait de la fumée ?

Maguelone était intriguée.

— Oui.

De la fumée.

C'était sans doute une trace.

Maguelone ne croyait pas aux apparitions. Elle pensait qu'il s'agissait de contes de bonne femme. Son père lui avait donné une éducation un peu parti-culière. Il estimait que beaucoup de choses, qui nous paraissent étranges, avaient une explication, et qu'il fallait la découvrir. Dans certains cas, cela prendrait plusieurs siècles. Dans d'autres, la curiosité serait vite satisfait. Mais on devait chercher.

Et Maguelone était la digne fille de son père.

Elle savait qu'il n'y a pas de fumée sans feu.

Quant à l'origine du feu...

Elle était fermement décidée à la trouver.



Toute la journée, elle dut réfréner
son impatience.

L'après-midi, son père l'emmena au port de Lattes. Ils partirent à cheval, Maguelone en croupe, son père tenant fermement les rênes. Il avait passé commande d'un certain nombre de produits exotiques. Un message de son cousin Glaudi Calcombe l'avait informé de l'arrivée de sa galée, chargée d'épices, de denrées diverses et de soieries. Glaudi naviguait sur l'un des vaisseaux de Jacques Cœur, grand argentier de France, dont la somptueuse demeure s'érigait au centre de Montpellier. Le navire avait fait escale à Alexandrie, à Rhodes, son port d'attache, puis Marseille. L'activité de cette partie de la flotte se concentrait en Méditerranée. Outre la navigation fluviale, le grand argentier du roi Charles VII commerçait vers le nord. Sa venue à Montpellier avait redonné un caractère florissant à la ville, éprouvée par la peste noire et les conséquences de la guerre de Cent Ans. La vente au royaume de France l'avait appauvrie.

Maguelone huma l'air marin avec délice. Des mouettes criaillaient dans le ciel. Leur cri,

semblable à un aboiement, vrillait les oreilles sensibles. Elle aimait l'activité du port. Il y avait toujours foule. Des hommes, des chevaux, des mulets, occupés à diverses tâches. On déchargeait les navires à l'ancre. On embarquait des cargaisons. Dans le bassin de radoub, on pansait les plaies des navires. Avec un mélange de goudron et de bitume, on calfeutait des vaisseaux après un long voyage.

Elle entendait des chants à haler, des cris, des ordres divers. La brise marine apportait toutes sortes d'odeurs, d'iode, de poix, de chanvre, de poussière, de cannelle, gingembre, poivre et noix de muscade. L'Orient à portée de narine. Elle se sentit grisée.

— Guilhem ! Quel plaisir ! Et toi, Maguelone, comme tu as grandi ! Quand je suis parti, tu n'étais pas plus haute que...

D'un geste éloquent de la main, il fit mine de la tapetisser.

— Glaudi, tu exagères, fit son père en éclatant de rire. Les deux hommes s'étreignirent.

— Et toi ? Pas de femme, pas d'enfant ? Pierre qui toute...

— ... n'amasse pas mousse. Mais ne t'inquiète pas. Je vois les choses en grand. J'ai quelques femmes et enfants, disséminés de par le monde.

— Je connais ton cœur généreux. Mais une épouse chrétienne, qui t'attendrait au port...

— Celle qui m'attachera n'est pas encore née.



Maguelone le considéra avec tendresse.

Oncle Glaudi, comme elle l'appelait, était bâti en force. Un véritable colosse, doté d'un appétit d'ogre et d'une soif démesurée, à la mesure de son imposante carcasse. Il était en outre pourvu d'une solide appétence pour l'aventure et la découverte, et d'un rire tonitruant.

— Tu veux visiter mon domaine ?

La *Notre-Dame-Sainte-Madeleine*, commandée par le capitaine Michel Teinturier, constituait le joyau de la flotte de Jacques Cœur. Haut, long et étroit, le navire était spécialisé dans le transport des denrées de luxe, en raison de son faible tonnage. Le grand argentier préférait rapporter des marchandises d'un prix élevé, mais d'un volume réduit. Des épices, achetées aux Arabes, dont la situation géographique et la science de la navigation leur permettaient de pousser jusqu'en Inde. De la soie et du coton d'Égypte. Et de l'or, extrait des mines africaines. Pauvre en métaux précieux, le monde chrétien devait s'approvisionner à l'extérieur de ses frontières.

Deux fois par an, Jacques Cœur obtenait une autorisation pontificale pour commercer avec les Infidèles. Cette autorisation comportait quelques restrictions. S'il pouvait amener en Égypte des draps de Champagne ou d'autres produits, inconnus là-bas, il lui était interdit de livrer des armes, des métaux, du bois d'œuvre.

Maguelone s'émerveilla de tout ce qu'elle voyait, et oublia, pour quelque temps, son enquête.

Notre-Dame-Sainte-Madeleine était, aux dires de Glaudi, le plus gros vaisseau de la flotte qui battait pavillon royal. À voiles carrées, dont une misaine et un artimon latin, et à rames, elle était équipée de trois mâts, bordée à clins, et pourvue d'un château avant et d'un château arrière qui dominaient le gouvernail d'étambot. Avec fierté, Glaudi montra à Maguelone la boussole et l'astrolabe qui servaient à guider les marins.

— Et qu'ai-je rapporté, à ma filleule et nièce préférée ? Une poupée, des friandises ?

Devant la mine déconfite de Maguelone, il éclata de rire.

— Bien sûr que non. Je savais que j'allais trouver une femme, à mon retour. Eh bien, ma belle colombe ! Regarde.

Avec des gestes de magicien, il déploya une superbe étoffe de soie pourpre, tissée de fils d'argent. Maguelone, qui ne s'intéressait pas précisément à la parure, en eut le souffle coupé.

— Une soierie de Damas. Et un rubis de Golconde, pour assortir à la robe ! Un joaillier syrien me l'a échangé contre un poignard de Tolède.

La pierre était petite, mais d'un joli rouge clair. Elle était sertie sur une monture d'un métal un peu plus vil qui ressemblait à l'argent.



Jusque-là, les seuls bijoux que Maguelone avait possédés étaient en émail de couleur. La rareté des gemmes en faisait leur prix. Elles étaient très recherchées.

— Tsst, tsst, tu la gâtes trop, fit Guilhem, réprobateur.

L'oncle eut un geste insouciant.

— Qui sait ? Chaque voyage est peut-être le dernier. Pour ta pharmacopée, il faudra attendre. J'avais mis de côté les cadeaux pour la pitchoune. Il y a aussi un pain de sucre d'Alexandrie. C'est rare et cher, comme tu sais. Les Arabes l'ont filtré. Quand il arrive, encore brut, de voyage, il est noir comme la poix et plein d'impuretés ; il sent la sueur de chameau. Mais après, quel délice... Habiba saura comment l'utiliser. Le reste est plus volumineux.

— Tu as tout ?

— On peut dire que tu m'as donné du mal. Maguelone étendit la main. La bague scintilla au soleil.

— Un vrai bijou de princesse. Quant à la soie, garde-la pour ta robe de mariée. Le temps viendra bien assez vite, tu sais ! Il me semble qu'hier, tu vagissais encore dans tes langes !

Pour une fois, elle ne protesta pas à l'évocation d'une possibilité de mariage. Ni ne se vexa d'avoir laissé le souvenir d'un nourrisson criard.

La journée passa à toute allure. Glaudi les invita dans une cabine, lambrissée d'un bois odorant, et leur offrit un gobelet de Malvoisie. Maguelone eut juste le droit d'y tremper les lèvres. Il y avait, dans un dragoir, des douceurs transparentes, cubes rosés, verts ou jaune pâle qui avaient le goût de rose, de pistache ou de noix.

— Ce sont des loukoums. Ils viennent d'Orient. De Damas, plus précisément.

— Qu'est-ce qui leur donne cette consistance ? demanda, intrigué, le père de Maguelone.

— La gomme arabique. Tu ne sens pas ce léger goût de térébinthe ?

— Effectivement.

Tout à coup, une étrange créature sauta dans la pièce, manquant d'atterrir sur les genoux de Guilhem Calcombe. Maguelone ne l'avait pas remarquée. Effrayée, elle était restée blottie tout le temps de la conversation. À présent, elle piaillait, pour attirer l'attention de son maître.

Maguelone l'observa avec attention.

Le petit animal au corps velu, avait une figure ridée, et un regard quasi humain. Il ressemblait à un vieillard, ou un enfant, fripé par sa venue au monde. Elle fut frappée par la tristesse qui se lisait dans ses yeux.

— L'amusant petit singe ! fit son père, émerveillé.



– Puis-je le prendre ?

Maguelone tendit les bras. La créature s'y réfugia.

– Il t'a adoptée, c'est rare. Tu peux lui donner une pomme d'api, si tu veux.

Le singe niché dans ses bras, elle éprouva un étrange sentiment. Aucun animal ne vivait chez les Calcombe. Le singe lui parut aussi confiant qu'un enfant.

– Tu veux le garder quelques jours ?

– Je peux ? Elle interrogea son père du regard.

– S'il n'a pas de maladies...

– Il est sain comme l'œil. D'ailleurs, il a bien résisté au voyage, quand des humains étaient malades des fièvres.

Maguelone écoutait, fascinée. Elle avait perdu la notion du temps.

– Il te faudra le surveiller, il est agile et chapardeur. Un vrai petit chenapan. Et malin. Ah, j'oubliais, il s'appelle Pythéas. C'est le nom d'un navigateur. De Marseille, je crois. Soigne-le bien. Il mange...

Il lui expliqua comment nourrir l'animal.

– Je te le laisse jusqu'au mois prochain. Ne t'attache pas trop à lui.

– N'aie crainte, s'exclama Maguelone avec enthousiasme. Les deux hommes échangèrent un sourire entendu.

Quand ils sortirent sur le pont, Pythéas avait noué ses petites mains autour du cou de Maguelone et se cramponnait à elle.

– N'est-il pas mignon ?

– Tu devras l'épucer, fit observer son père. Et t'occuper de lui.

Mais aucune objection ne pouvait entamer l'enthousiasme de Maguelone.

Serré contre sa poitrine, le singe paraissait sourire.

Il avait trouvé un foyer.



– **Chut ! Il ne faut pas attirer l'attention !**
Maguelone s'était glissée hors de son lit pour rejoindre Géli.

Elle avait eu beaucoup de mal à se séparer de Pythéas. Le petit animal dormait sur un amoncellement de coussins. Elle l'avait couvert d'une fine courtepointe, et s'était éclipsée.

L'installation de Pythéas avait été vue d'un fort mauvais œil par la servante et sa grand-mère. Azalaïs, bien qu'aveugle, était consciente de toutes les perturbations. Les deux femmes, qui ne s'entendaient pas toujours, avaient fait alliance contre le petit animal. La grand-mère, qui partageait son lit avec Maguelone, avait catégoriquement refusé d'y accueillir le singe en sus. Guilhem l'avait approuvée. Azalaïs avait consenti, bon gré mal gré, à donner une courtepointe, et encore, parce qu'elle était bonne à jeter.

Bien au chaud sur sa couche improvisée, Pythéas ronflait discrètement. Azalaïs faisait de même.

Maguelone avait appris la discrétion. Elle sortit à pas de loup et courut rejoindre Géli. Elle ne resterait pas longtemps absente.

Elle aurait aimé parler du singe à Géli mais ils avaient des préoccupations plus importantes.

– Tu sais comment entrer dans la maison ?
– J'ai effectué des repérages hier, et laissé un fenestrou ouvert dans le grenier. Je vais grimper jusque-là et je me glisserai à l'intérieur.

– Tu me raconteras tout ? fit Maguelone avec une pointe d'envie.

– Évidemment. J'espère percer le secret de la maison aux esprits démoniaques.

– Ta mère ?

– Partie pour une semaine. Les filles n'osent rien me dire. C'est moi le chef de famille, ajouta-t-il avec une pointe d'orgueil.

– Je fais le guet.

– Merci.

Elle regarda Géli escalader la façade. Il était aussi agile qu'un chat. *Ou un singe*, pensa-t-elle.

– Bonne chance, souffla-t-elle en le voyant disparaître.

Demain serait un autre jour.

Ils auraient la clé de l'énigme.

Les deux sœurs seraient rassurées.

Et elle pourrait, insouciant avec sa bande d'amis, grappiller les derniers raisins de l'automne. C'était la coutume, quand les vendanges étaient passées. Elle n'y dérogeait jamais. Les vignes n'étaient pas très nombreuses, autour de Montpellier, mais il y en avait une qu'elle guignait.

Ils goûteraient les dernières grappes de muscat, douces et sucrées, oubliées par les vendangeurs.



Les choses ne se passent pas toujours,
hélas, comme on le désire.

Le lendemain, Gèli n'était pas au rapport. Maguelone s'était levée à l'aube, mais elle dut attendre. Pour s'occuper, elle épouilla le petit singe et le brossa, puis s'employa à le nourrir. Habiba le considérait d'un œil torve, avec une expression de défiance.

— Je te préviens, petit voleur, ne t'avise pas de prendre quelque chose ici, fit elle en le menaçant de son balai de genêt.

— Et toi, ne t'avise pas de le frapper, intervint Maguelone, dressée sur ses ergots.

Toutes deux se défiaient ouvertement du regard. Ce fut Guilhem qui calma le jeu.

— Qu'est-ce qui vous prend ? C'est la pleine lune qui vous met en ébullition ?

La tension s'apaisa.

— Rosana m'a fait appeler, ajouta-t-il. Il s'est passé quelque chose, cette nuit. Catarina est prostrée, en état de choc. J'ai promis de repasser mais je dois voir un autre patient. Pourrais-tu leur porter cette fiole de médicament ? J'y ai ajouté, à faible dose, de la morèle noire, de la ciguë et de la jusquiame. Qu'elle

veille à ne pas aller au-delà de la prescription. L'abus de ces produits peut s'avérer toxique. *Pharmakon*, en grec, signifie à la fois poison et remède, ne l'oublie jamais.

Son père ne perdait aucune occasion d'enseigner. Même dans les cas les plus graves.

Surtout dans ces cas-là.

Il avait beaucoup appris de ses confrères juifs, et ce savoir, il entendait le lui transmettre.

— Je lui ai fait une saignée, elle est très faible, très éprouvée.

Quand Maguelone arriva, Rosana, d'un air absent, balayait la chambre de sa sœur. Taciturne, Catarina la contemplait d'un air morne.

Maguelone avait emmené Pythéas avec elle. Elle avait pensé qu'il distrairait les sœurs de leur souci. Peine perdue, elles ne lui jetèrent pas un seul regard. Indifférentes.

Ce n'était pas leur habitude, pourtant.

Soudain, le singe s'échappa des bras qui le tenaient et plongea vers le tas d'ordures.

Un rai de lumière, jailli de la fenêtre, éclairait un objet brillant. Instinctivement, le singe s'en empara.

Maguelone se pencha, saisit Pythéas, et, avec fermeté, déplia les doigts de l'animal qui grogna, tentant de resserrer sa prise.

A ce jeu, elle était plus forte.

La main de Pythéas s'ouvrit.



Maguelone put voir ce qui avait capté son attention. C'était un éclat de verre blanc.

Sans réfléchir, elle l'enfouit dans la manche de sa cotte. Rosana sembla n'avoir rien remarqué ; quant à Catarina, elle paraissait absente.

Ayant oublié sa déception, Pythéas se cramponnait à nouveau au cou de Maguelone. Elle posa la fiole de médicament sur la tablette. Rosana la remercia d'une voix blanche. Maguelone prit congé.

Catarina n'avait pas prononcé une seule parole. Maguelone s'en avisa en passant le seuil. De toute façon, elle n'avait guère le temps de l'interroger.

Il fallait qu'elle rejoigne Géli. Elle avait hâte qu'il lui raconte les événements de la nuit.

Elle alla se poster devant leur maison et envoya des petits cailloux sur les fenêtres, à un rythme régulier. C'était leur signal.

Ce ne fut pas Géli qui vint ouvrir, mais Aubréa. Elle tenait un bébé dans les bras. Elle recula légèrement en voyant le singe, mais ne fit aucun commentaire. Son visage, pâle et tendu, reflétait une profonde angoisse.

– Géli n'est pas rentré, cette nuit. Tu sais quelque chose ?

– Non.

– Ne mens pas ! Je vous ai vus comploter.

Aubréa semblait au bord des larmes. D'une main, elle essuya le visage du bébé, tout barbouillé

de bouillie, qu'elle tenait dans les bras. Une fillette d'environ quatre ans s'accrochait à ses jupes.

– Je ne sais pas ce que vous mijotiez, mais mon frère à disparu. Et ma mère est chez des cousins, pour l'accouchement d'une parente. Une grosse difficulté. Elle ne rentre que dans une huitaine. Qu'est-ce que je vais faire, avec Mailis ?

– Je m'occupe de chercher Géli, promet solennellement Maguelone.

– Enlève ce sale animal ! fut la seule réponse d'Aubréa, qui exprimait, pour la première fois, sa répulsion.

D'un mouvement sec, elle referma la fenêtre.

On entendit le bébé hurler.

Maguelone se sentit gagnée par l'inquiétude. Qu'était-il arrivé à Géli ? L'assurance qu'elle avait affichée devant Aubréa disparut, aussi vite qu'elle était venue. Ses épaules s'affaissèrent. Pythéas dut sentir sa tension. Dans un geste presque affectueux, il resserra sa prise.

Maguelone Calcombe.

On la disait futée. Maligne, même.

Elle devrait, sur ce coup-là, exercer sa sagacité.

Elle n'était pas sûre de réussir.

Elle ne disposait d'aucune piste. Mais elle était convaincue d'une chose.

Il fallait qu'elle retourne chez les deux sœurs.

– Ça ne peut pas durer, fit Rosana. Je vais demander qu'on exorcise la maison.

– Que s'est-il encore passé ?

Le visage de Rosana était blême. De fatigue ? De peur ?

Elle ajouta :

– Et je demanderai la médecine des religieux. Voilà ce qui arrive quand on doute des siens.

Le docteur ne fit aucun commentaire. Il avait l'habitude. Depuis des siècles, l'Église exerçait son pouvoir de guérison. Elle soignait les malades par des moyens spirituels, qui, parfois, se révélaient efficaces, surtout dans le cas de maladies imaginaires. Quelquefois, les patients avaient juste besoin qu'on les écoute, ou qu'on les rassure. Il se serait bien gardé de contester ces pratiques, craignant d'être accusé d'hérésie.

– Qu'avez-vous vu ?

Le visage de Rosana exprima la frayeur.

– Vous êtes donc sorcier ?

– Ce n'était pas bien difficile à deviner. Jusque-là, vous pensiez que Catarina exagérait, et maintenant, vous faites venir le prêtre. J'en conclus que vous



croyez votre sœur. Ergo*, que vous avez assisté aux mêmes phénomènes. Je me trompe ?

– C'était affreux, reconnut Rosana, qui, à l'évocation du souvenir, se cacha la figure dans ses mains.

– Racontez-moi.

La voix du médecin était douce, apaisante. Retenant son souffle, Maguelone écoutait avec avidité.

Peut-être apprendrait-elle quelque chose sur la disparition de Géli.

– Tout ce qu'a dit ma sœur est rigoureusement vrai. Pauvre Catarina, que ne l'ai-je écoutée plus tôt !

Immuable et silencieuse, comme en catalepsie, Catarina restait étrangère à la conversation. Sa sœur lui massa les tempes avec un peu d'essence de lavande, et lui versa un gobelet d'hydromel. Elle le prit et le but, avec des gestes réflexes.

– Ce n'est donc pas la folie, fit pensivement le médecin, qui paraissait perplexe. Ni de l'humeur noire.

– Ce lieu est possédé, s'entêta Rosana.

À ce mot, Catarina tressaillit. Ses épaules se soulevèrent, un grand frisson la secoua. Puis elle redevenit inerte. Ses mains reposaient sur sa jupe, immobiles comme celles d'une poupée. Ses yeux étaient tout aussi vides.

– Il existe forcément une raison à son état, même si nous n'avons pas l'explication.

* Donc, en latin.



Maguelone avait envie d'intervenir dans la conversation, de montrer sa trouvaille.

Au lieu de cela, elle se tut.

Elle craignait la réaction de son père. Il lui reprocherait, à coup sûr, de s'être trop impliquée. D'avoir mis sa vie en danger et entraîné Géli dans cette folie.

Elle devait continuer à agir seule.

Elle avait une idée.

Elle disposait d'une piste. Bien mince, certes. Mais c'était un début. Elle avait baissé les armes trop tôt. La solution lui apparaissait, à présent, lumineuse.

Le morceau de verre déniché par Pythéas, au milieu de la poussière, n'était pas d'un modèle courant.

Et il y avait quelqu'un, dans la basse ville, qui pourrait certainement lui en indiquer l'origine.

Un peu ragaillardie par cette perspective, elle se leva.

— Où vas-tu ? fit son père.

— Voir si quelqu'un a besoin de moi, à la maison.

Sur ces paroles, elle s'éclipsa.

Maguelone avait pénétré dans une
féerie.

Dans l'atelier étincelait comme un amoncellement de pierres précieuses.

Sur les étagères, s'empilaient des vases de toutes formes, de toutes couleurs, d'une miraculeuse transparence. Certains d'un bleu outremer, d'autres pâles comme l'azur. Il y en avait d'un vert profond d'émeraude, d'autres dans des tons d'herbe naissante. Mais aussi des violets, des noirs, des blancs translucides, des jaunes safran. Les objets déclinaient les teintes des plus belles gemmes, le péridot, la cornaline, le jaspé, l'onyx, la citrine, l'aigue-marine, l'améthyste, la topaze, le grenat, la turquoise, le saphir, le cristal de roche, le quartz, l'hématite ou le lapis-lazuli. Elle connaissait toutes ces pierres. Les ostensoirs et les calices de l'église en étaient incrustés. Quelques vases étaient ornés d'un filet d'or, d'autres ciselés comme des pièces d'orfèvrerie. D'autres encore, gravés, évidés, captaient merveilleusement la lumière.

Maguelone était fascinée.

Mais le plus beau, c'étaient les vitraux, sertis de plomb. Ils représentaient des saints, ou de nobles



personnages, posés dans des paysages qui évoquaient le paradis.

— Tu aimes mon travail, petite ?

Le maître verrier s'approchait d'elle. Elle avait observé avec intérêt tous ses gestes, et la manière dont il soufflait le verre. Il insufflait de l'air dans un long tube, au bout duquel était fixé un morceau brûlant. Presque une braise. Un mélange, en fait, de sable, de cendre d'algues et de craie, comme il le lui expliqua par la suite.

Comment une matière aussi triviale pouvait-elle produire semblable merveille ? Il y avait là quelque chose qui confinait à l'alchimie. Opacité, transparence ou couleur, la matière brute se métamorphosait, comme un vil plomb en or.

Le verrier pliait, tordait cette pâte molle, incandescente, pour lui donner la forme qu'il voulait.

— Vous êtes un magicien, dit-elle, sincère. L'homme sourit.

— Il n'y a pas de magie, là-dedans. Il s'exprimait d'une voix douce, un peu mélancolique. Juste un savoir-faire, et des années d'apprentissage. J'ai étudié le métier du verre, à Venise. C'est là que les maîtres m'ont enseigné leurs secrets. C'est une ville merveilleuse. Elle semble faite de dentelle. Elle est posée sur l'eau. Elle flotte dans la brume. On y produit des splendeurs, que je ne saurais égaler, même si je m'y efforce.

— Alors, vous pourrez peut-être m'aider ?

Le ton de Maguelone exprimait l'espoir. L'homme sourit.

— Dans la mesure de mes moyens. Dis tous les jours.

Elle lui tendit le morceau de verre, soigneusement enveloppé dans une pièce d'étoffe, et attendit le verdict.

— Ça n'émane pas de mon atelier.

— D'où cela peut-il provenir, alors ?

Elle bouillait d'impatience. Il la regarda gentiment.

— C'est un verre très spécial, regarde-le de plus près. Il a été taillé d'une façon particulière. Et poli avec de la préle, avec une précision extrême. Où l'as-tu trouvé ?

— Je ne peux pas le dire.

— À ton aise. Si tu veux mon avis, ce verre n'a pas été fabriqué dans la région. J'en ai vu de semblables, dans les foires de Champagne, en montant vers le nord. Il n'est pas décoratif. Le fragment est petit. Mais je ne crois pas me tromper en disant qu'il s'agit de verre optique. Qui proviendrait de lunettes, ou d'une lentille.

— Mais encore ?

— Tout doux ! Je ne suis pas spécialiste. Juste artisan. C'est donc si important pour toi ?

— Oui, très, confirma Maguelone.



Il faisait très chaud dans l'atelier. Les émotions des derniers jours, le manque d'air, la disparition de Géli... Elle se sentait suffoquer.

L'homme devina son malaise.

— J'aimerais faire plus. Je n'ai pas le moyen d'identifier l'origine de ce morceau de verre. On fabrique beaucoup de choses, dans le domaine de l'optique. Pour observer le ciel, par exemple. Les astronomes...

Maguelone réfléchissait. Les idées tournoyaient très vite dans sa tête.

Quelle relation entre ce morceau de verre et la disparition de Géli ?

Avait-il lutté contre un adversaire équipé de lunettes ? C'était un objet assez rare, mais que l'on voyait. Il équipait les hommes à la vue basse, ou ceux qui vieillissaient.

Cela n'avait pas de sens.

Comment un vieillard serait-il entré dans la maison des sœurs Amiel ? Pour grimper le long de la façade, il fallait avoir l'agilité de Géli. Ou de Pythéas.

Un singe à lunettes. Quelle absurdité ! Elle devenait stupide. Pensait vraiment n'importe quoi.

Décidément, la fatigue lui brouillait l'esprit. Ou peut-être était-ce simplement le chagrin. Le vide laissé par Géli, et l'angoisse qu'elle éprouvait pour lui. Des images de moments insouciantes, qu'ils

avaient vécus ensemble, parties de pêche, baignades dans le Lez, ou dans les marmites de géants de Saint-Guilhem-le-Désert, escapades, lui firent monter les larmes aux yeux. Elle les essuya rageusement.

Il ne fallait pas qu'elle faiblisse. Plus que jamais, elle devait mobiliser son énergie. L'angoisse ne devait pas faire obstacle à la réflexion.

Elle avait cru éclaircir les choses, elle les avait obscurcies, au contraire.

Elle n'y comprenait plus rien.

Elle avait vaguement entendu les derniers mots du souffleur de verre.

Un astronome ?

En quoi la maison des sœurs pouvait-elle constituer un observatoire ? Elle n'avait même pas de terrasse !

Tout cela était très confus.

Le mystère s'épaississait.

Elle avait fait une promesse qu'elle ne pourrait pas tenir.



Découragée, Maguelone avait quitté l'atelier.

Éblouie par les couleurs des vitraux, mais d'humeur particulièrement sombre.

Un instant, elle envisagea d'aller tout raconter à son père. Guilhem Calcombe saurait sans doute l'aider. Il préviendrait les autorités, mettrait en branle la machine judiciaire.

Puis elle se reprit. C'était leur secret, à elle et Gèli. Aucun adulte ne devait en être informé. Ils se l'étaient juré.

Ce genre de serment lui semblait trop lourd à tenir, en l'absence de son ami.

Elle avait besoin d'un confident. Résolument, elle passa la porte de la boulangerie. Une odeur de pain chaud et de pâtisserie lui chatouilla les narines, tandis qu'elle recevait en plein visage l'haleine chaude du four.

— Tu en veux ? C'est moi qui ai aidé à le faire, fit Jaufré, plus jovial que jamais.

Il mâchonnait avec conviction la moitié d'une tresse briochée à l'anis.

Maguelone s'aperçut qu'elle n'avait quasiment rien mangé depuis la veille. Elle s'empara du morceau qu'il lui tendait et le dévora avidement.

— On dirait que tu as faim.

Jaufré la considéra, intrigué.

— Oui. Non. J'ai besoin de te parler. Pas ici.

— Je préviens mon père.

On pouvait toujours compter sur Jaufré.

Ils se retrouvèrent dans un endroit bien à eux, en bas des fossés de la ville, qu'ils avaient découvert. À l'abri des oreilles indiscrètes, ils pouvaient parler.

Prévoyant, Jaufré avait emporté des provisions dans un grand sac de toile. Une miche de pain bis saupoudrée de cummin, du jambon cru, du fromage de chèvre et de brebis. Des rissoles. Un peu de vin coupé d'eau. Ils se partagèrent le tout.

— Ça va mieux ?

Elle sourit.

— Tu ferais un grand médecin.

— Brrr ! Rien qu'à y penser... Tout ce grec et ce latin ! Toi, tu es faite pour ça. Moi, je n'aime rien tant que pétrir la pâte pour faire le pain. Le seigle, l'orge, le froment, l'épeautre ou le sarrasin, voilà qui me parle. Chacun sa spécialité. Mais tu as raison. Avec du bon pain, on peut guérir bien des maux. Quel est le tien ?



Maguelone sourit. Un mélange de rire et de larmes.

— L'arc-en-ciel après la pluie, commenta doctement Jaufré. Dis-moi ce qui ne va pas.

Elle lui raconta tout, péle-mêle. Il l'observa avec gravité.

— Nous devons aller voir nous-mêmes.

— Comment cela ?

— Trouve un prétexte. Va dormir avec les deux sœurs. Amène ton singe avec toi, il pourra te servir. Un singe, c'est malin. Moi, je ferai le guet dehors. Si quelqu'un s'enfuit, je le suivrai, et je délivrerai Géli.

— Tu crois que... ?

— Il n'y a rien de surnaturel. Les démons n'ont pas emporté Géli. Balivernes ! De la fumée, un morceau de verre. Ce sont là indices concrets. Les démons ne laissent pas de traces. C'est bien ce que tu crois, n'est-ce pas ?

— Tu lis dans mes pensées.

— Reste à convaincre ton père. Et les deux sœurs.

On a bien parlé d'exorcisme ?

— Oui.

— Tout le monde sera rassuré. Et tu obtiendras ton autorisation.

— Jaufré, tu es un génie !

Maguelone embrassa le gros garçon, qui rougit. Elle était plus déterminée que jamais.

Convaincre son père s'était avéré plus facile que prévu.

Guilhem Calcombe avait de l'occupation, ce soir-là. Il devait assister à un banquet donné par la faculté de médecine, dont les femmes étaient rigoureusement exclues. Et pour cause. Ripailler, boire du vin nouveau, entonner quelques chansons d'étudiants, raconter des histoires coquines : c'était pour lui, l'espèce d'une soirée, retrouver sa jeunesse, chose rare dans une vie consacrée exclusivement à son métier et sa famille. La proposition de sa fille l'enchantait : elle ne pouvait pas mieux tomber. Même si les sœurs Amiel avaient décidé de confier leur santé aux religieux, il n'était pas à l'abri d'un appel nocturne. La présence de Maguelone, sur place, se révélait providentielle. Malgré son jeune âge, elle montrait déjà les capacités d'une infirmière. Et dans quelques années, elle le seconderait en tant que médecin. Il se demanda même si sa réputation n'éclipserait pas la sienne.

— Tu peux y aller, fit-il, laconique. Maguelone lui sauta au cou.

Les deux sœurs ne parurent pas surprises de cette arrivée inopinée. Mieux, elles s'en réjouirent.



L'exorcisme et les soins dont elles avaient fait l'objet avaient ramené le calme. Leur expression rasserenée montrait que l'angoisse des derniers jours avait, provisoirement, disparu. Rosana insista pour conffectionner une tarte aux coings et aux pommes, sa spécialité. Elle avait mitonné une soupe de verdure, de petits pâtés aux fruits secs, et fait frire de savoureux poissons de rivière. *Péchés directement dans le Lez*, avait-elle précisé. Elle les avait achetés à un garnement qui en faisait commerce. Ils vivaient encore quand elle les avait mis à cuire. Maguelone frémit à l'énoncé de cette cruauté.

La cuisine embaumait. Rosana versa l'eau d'une aiguière dans un petit bassin, et Maguelone fit ses ablutions, puis s'essuya avec une toaille*.

Le repas fut joyeux. Elles avaient déployé, pour l'occasion, la nappe de lin des jours de fête, et remplacé les tranchoirs de bois par d'autres, en étain, qu'elles enfermaient jalousement dans un coffre. Catarina avait fini par sortir de sa torpeur mélancolique et s'activait devant l'âtre. Rosana resservit à Maguelone une troisième part de tarte, bien qu'elle n'eût plus faim. Avec verve et esprit, elles racontèrent à la fillette quelques anecdotes sur la vie montpelliéraine, à l'époque de leur jeunesse. Elles connaissaient plus d'un scandale. Maguelone s'en étonna. Elle n'aurait pas imaginé s'amuser autant. Les vieilles demoiselles

* Morceau d'étoffe, serviette.



confites en dévotion savaient bien cacher leur jeu. Catarina, qui paraissait si timide et si effacée, avait la riposte cinglante et un sens du comique insoupçonné. En contrefaisant ce soir-là quelques personnes désagréables, elle révéla des dons d'imitation.

Puis ce fut l'heure de se coucher. Pour Maguelone et Pythéas, les demoiselles installèrent une couche provisoire au pied de leur lit. Elles semblaient avoir accepté la présence du singe. Catarina le trouvait même mignon. Elle s'extasia sur sa petitesse et sur son expression presque humaine. En acceptant quelques noisettes qu'elle lui tendit, paume ouverte, l'animal la remercia. Il lui administra un petit coup de langue pour exprimer sa gratitude.

Puis tout le monde alla se coucher.

Grisées par le vin de noix qu'elles avaient absorbé, pour fêter la fin de leurs misères, les deux sœurs s'endormirent rapidement. Maguelone s'efforça de résister au sommeil. Se souvenant des propos de son père, elle avait inhalé un peu de camphre, dont elle avait dérobé un flacon au médecin. Elle le remettrait en place à son retour. Le petit corps chaud de Pythéas agrippé au sien, son souffle régulier tout près de sa joue, l'aidèrent à ne pas sombrer.

Cette nuit-là, il faisait pleine lune. Le fenestrou ouvert permettrait à sa clarté de se diffuser. Une fois que ses yeux se furent habitués aux ténèbres, elle y vit presque comme en plein jour.



Un chuintement attirera son attention.

C'était assez léger, mais dans la nuit, les bruits les plus infimes prennent une résonance inattendue. Et Maguelone avait l'oreille fine.

Il lui sembla que quelque chose se déplaçait.

Elle écarquilla les yeux, faillit pousser un cri de saisissement.

Le mur qui lui faisait face bougeait.

Ce n'était pas une hallucination.

La paroi était mobile. Elle glissait, littéralement, révélant une autre zone d'ombre.

Tenant Pythéas fermement serré contre sa poitrine, Maguelone observait.

Une ombre furtive se glissa dans l'espace ouvert, et pénétra dans la chambre.

Maguelone retint son souffle.

La silhouette n'était guère plus haute qu'elle.

Ce devait être un enfant de son âge. Fille ou garçon, elle n'aurait su le dire. Une chose était certaine, il ne s'agissait pas de Géli. D'une part, il la dépassait d'une tête. De l'autre, il paraissait plus svelte que l'ombre qui lui faisait face, avec son aspect massif et trapu.

Ce n'était pas Jaurifé non plus. Ni personne de leur entourage. Maguelone connaissait tous les enfants du quartier. Elle se demanda d'où venait l'inconnu.

Il tenait quelque chose à la main, qu'elle ne sut identifier. On distinguait la flamme vacillante d'une

chandelle. Une odeur de suif, mêlée à un relent plus âcre, se fit sentir.

Hypnotisée par la lumière, Maguelone cessa un instant de respirer. Et attendit.

L'enfant s'activait en silence, se livrant à une série de gestes mystérieux.

Elle n'avait jamais rien observé de semblable.

Et tout à coup, elle les vit. Les figures démoniaques. Celles qui avaient tant effrayé les deux sœurs.

Elles surgirent, menaçantes, impalpables. Énormes. Elles les environnaient. Se détachant sur la blancheur des murs. Se déployant dans le noir.

Tous les démons de l'enfer semblaient s'être donné rendez-vous.

– Astaroth, Belzébuth, Asmodée, êtes-vous là ?

– Nous sommes là !

La voix semblait démultipliée.

Tour à tour grinçante, railleuse, effrayante, elle cernait les deux femmes endormies. Elle n'avait rien d'enfantin. Tantôt, c'était un grondement. Tantôt, un chuchotement terrifiant, plus encore que le vacarme.

Un bruit sec l'accompagnait. Celui d'une crécelle, une cliquette de lépreux.

La voix s'adoucit, tel un murmure amoureux.

– Encore quelques lunes, ma jolie. Bientôt tu mourras et tu m'appartiendras.

Les deux sœurs ne s'étaient pas réveillées.



Trop, parfois. Des bouches à nourrir en surnombre. Une lourde charge pour les familles pauvres. Beaucoup d'entre eux mouraient en bas âge. Certains parents savaient à peine le nom de leur progéniture. Maguelone était une exception. Son père avait choisi de ne pas se remarier, indifférent à l'idée d'avoir un héritier mâle et qui porte son nom. Il avait mis tout son espoir dans sa fille, il espérait qu'elle lui succéderait un jour. Il ne semblait pas tenté par l'idée d'une épouse à domicile.

Maguelone savait, par oui-dire, qu'il allait parfois voir les ribaudes. Elle avait surpris des commérages. Cela n'avait aucune importance. Les hommes avaient des besoins, tout le monde savait cela. Du moment qu'il ne lui imposait pas de marâtre. Secondé par sa belle-mère, choyé par Habiba, il jouissait de son célibat forcé, sans devoir sacrifier aux inconvénients d'un nouveau mariage. Son métier lui suffisait. Il ne se voyait pas dans la peau d'un patriarche, nanti d'une abondante descendance. Guilhem Calcombe vivait dans le présent.

Toute à ses pensées, elle eut un moment d'inattention, qu'elle se reprocha illico.

Sans réfléchir, elle desserra son étreinte.

Pythéas bondit sur l'enfant.

Ses ongles minuscules se plantèrent dans la chair molle du visage. Ses petits pieds emprisonnèrent l'intrus dans une étreinte de fer.



Maguelone avait, à leur insu, mêlé au vin de noix un peu de la potion délivrée par son père. Rosana ronflait discrètement.

Maguelone était terrorisée. Pourtant, son instinct l'avertissait qu'il n'y avait rien de démoniaque là-dedans, que ces apparitions étaient l'œuvre d'un homme.

Elle était bien décidée à éclaircir le mystère. Quitte à se mettre en danger.

C'était la seule solution. Dans le cas contraire, le sacrifice de Géli se serait révélé vain, et l'affaire resterait irrésolue.

Rien ne pouvait résister à sa curiosité. Son point faible, ou sa plus grande qualité ?

C'est alors qu'un incident se produisit.

Un adulte avait pénétré dans la pièce. Sa haute silhouette se dessina dans l'encadrement du panneau.

Maguelone, subjuguée, se demandait quoi faire.

Contre un enfant, elle était de taille. Mais lutter contre un adulte s'avérerait au-dessus de ses forces. Géli avait dû s'attaquer à un dangereux adversaire.

Un frisson parcourut sa moelle épinière. Elle n'imaginait que trop bien le sort qui lui avait été réservé. Il arrivait que des enfants disparaissent, qu'on les retrouve morts. Peu de gens s'en souciaient. On s'attachait peu aux enfants. Ils naissaient nombreux.



De surprise, l'enfant laissa échapper l'objet qu'il tenait à la main. Mouchée instantanément par sa chute, la chandelle s'éteignit.

Une méléée confuse s'ensuivit. Les deux adversaires luttaient pied à pied.

Maguelone, paralysée, observait la scène, se demandant s'il lui fallait intervenir.

L'inconnu, dans la pièce, ne se posa pas la question.

– Vite, vite, fit-il d'une voix hachée, impérieuse.

– Cette sale bête m'a mordu, glapit l'enfant.

Il avait une drôle de voix nasillard.

D'un geste vif, il attrapa le singe, desserra son étreinte, l'envoya voler plus loin. Heureusement, Pythéas atterrit sur le lit où dormaient les deux sœurs, qui ronflaient paisiblement. L'amas d'édredons et de courtelines amortit sa chute. Effrayé, il se réfugia contre le montant du lit et geignit, d'une voix aiguë, plaintive. On aurait dit un bébé.

Maguelone hésita.

L'homme n'avait pas remarqué sa présence.

Entraînant l'enfant, il s'élança par le panneau resté ouvert. Ils s'enfoncèrent dans l'ombre.

Le mur se referma à nouveau.

Maguelone, impuissante, avait assisté à la fuite de l'homme et de l'enfant.

Elle se secoua. Elle ne pouvait tout de même pas rester sans réagir.

Elle se précipita à la fenêtre et imita le bruit de la chouette effraie. C'était le signal dont elle avait convenu, avec Jaufré.

Son ami attendait dans la rue, patiemment, dissimulé dans un renforcement. À l'appel de Maguelone, il se précipita.

– Monte, je viens t'ouvrir.

Une fois à l'intérieur, il soupira d'aise.

– Merci, je commençais à grélotter.

– Je crois que j'ai compris ce qui se passe.

Elle lui raconta les événements de la nuit. Puis précisa :

– Les deux maisons communiquent.

Jaufré élaborait déjà une stratégie.

– Nous pourrions les suivre, pour savoir où ils vont.

– C'est une possibilité.

– Tu n'as pas l'air convaincue.



— J'hésite. Faut-il les dénoncer, ou les pister jusqu'à leur repaire ? Je pense que Géli a essayé, et qu'il l'a payé chèrement.

Jaufré réfléchissait.

— Au prochain carillon, je dois partir aider mon père. Tu ne vas pas te lancer seule dans l'aventure ?

— Bien sûr que non !

Il la dévisagea avec intensité.

— Je suis sérieux. C'est dangereux. Pour une fille, surtout.

— Oui, oui, maugréa Maguelone.

Elle avait déjà la tête ailleurs.

— Si tu me montrais ta trouvaille ?

— Bonne idée.

Elle revint dans la chambre, récupéra ce qu'elle cherchait.

À la faveur de la lune, ils examinèrent l'objet. C'était un instrument étrange, muni de miroirs et d'une petite lampe. Une chandelle y avait été fixée. Dans l'action, elle s'était éteinte.

— Je n'ai jamais rien vu de semblable, s'étonna Jaufré.

— Moi non plus.

— Tu avais parlé d'un morceau de verre...

— Celui que j'ai trouvé, oui.

— Je crois savoir à quoi il sert. Jaufré souriait, l'air content de lui.

Intrigués, ils examinèrent encore la chose sous toutes ses faces.

— C'est donc cet instrument qui permet de projeter les images, commenta Jaufré. Son visage paraissait dévoré de curiosité.

— Et c'est diablement efficace.

Jaufré feignit d'être scandalisé d'entendre Maguelone jurer.

— Il y a des mots que tu devrais t'abstenir de prononcer.

Ils rirent, ce qui eut pour effet de dénouer la tension.

— J'ai eu terriblement peur, avoua Maguelone, même si je soupçonnais quelque chose. Je comprends que les sœurs aient été terrifiées.

— Tu vois ces miroirs ?

— Oui.

— Tu les avais déjà vus, auparavant ? L'expression de Jaufré était grave, concentrée. Maguelone comprit que sa réponse serait déterminante.

— Ils n'y étaient pas quand je me suis couchée. J'en suis certaine.

— C'est bien ce que je pensais. Ils devaient jouer un rôle, dans cette mise en scène. Projeter des reflets. Créer l'illusion de démons impalpables. C'est ce qui a dû te donner l'impression de traverser les images.

L'explication s'avérait, somme toute, naturelle.

Les pas s'étaient éloignés. Jaufré relâcha son étrenne.

– La voie est libre. Je dois y aller, ou mon père me maudira. Promets-moi de ne rien tenter seule.

– C'est promis, fit Maguelone. Elle mourait d'envie d'enfreindre sa promesse. Mais une parole est une parole.

Elle referma la porte avec douceur, remit la barre, et retourna dans la chambre.

Dans la molle tiédeur des draps, Pythéas avait pris ses aises. Il grogna à peine quand Maguelone se glissa à ses côtés.

Oubliant les épreuves nocturnes, le petit singe rêvait.

– Et les sœurs croiront, au réveil, que les prières les ont sauvées.

Ils rirent à nouveau. Puis redevinrent graves.

– Je dois y aller, fit Jaufré. Toi, tu restes ici. Je ne pense pas qu'ils reviennent cette nuit. C'est nous qui avons leur machine infernale.

– Je t'accompagne jusqu'à la porte.

Maguelone défit la barre de fer forgé qui empêchait toute intrusion.

– C'était bien la peine de se barricader ! Si elles avaient su !

– Qui pouvait imaginer cela ? J'essaierai de savoir qui peut habiter derrière. Mon père me le dira peut-être. Les maisons communiquent forcément.

– Ça paraît impossible à croire.

Sur le seuil, Jaufré s'arrêta, alerté par un bruit léger. Il mit son doigt sur sa bouche, intimant à Maguelone l'ordre de se taire, et la tira dans l'ombre du vestibule.

Deux silhouettes passèrent. Un homme et un enfant.

– Le jour va bientôt se lever.

– Crois-tu qu'ils essaieront de franchir la porte de la ville ?

– J'en mettrais ma main à couper. Ils viennent d'ailleurs, et rentrent dans les murs, la nuit, pour y accomplir leurs forfaits.



La nuit avait été courte pour Maguelone.

Les deux sœurs, en revanche, affichaient une mine fraîche et reposée. Le mélange d'alcool et de pavot leur avait permis de dormir plus longtemps que d'habitude. Elles exprimèrent leur satisfaction.

– Si j'avais su, fit Rosana, je me serais adressée plus tôt à l'Église.

Surprenant le regard de Maguelone, elle ajouta :

– Ton père a fait ce qu'il a pu. Mais certains maux, il n'y a que les médecins des âmes qui puissent les soigner. Tu comprends ?

– Oui, souffla Maguelone. Elle buvait un verre de lait chaud additionné de miel. Elle essaya de voiler l'éclat de son regard.

Si les sœurs avaient su !

Pythéas, qui bénéficiait du même traitement, lapait son lait goulûment. Il avait bien récupéré des émotions de la nuit, et ne semblait guère affecté du traitement qu'on lui avait fait subir.

Maguelone mourait d'envie de le féliciter. Elle se réservait pour plus tard. Qu'aurait pensé les deux sœurs, en apprenant que leur chambre avait été le théâtre d'une bataille nocturne ? Et que le petit

animal s'était défendu vaillamment, griffant, mordant son agresseur ?

En attendant, elle le cajola, lui glissa quelques morceaux de pain trempé dans du miel, traitement qu'il parut apprécier.

– Tu es un héros, Pythéas, lui souffla-t-elle à l'oreille. Un preux chevalier, dans la hiérarchie des singes.

Il lui fallait éclaircir quelques points. Les sœurs pouvaient l'aider.

– Qui habite la maison juste derrière la vôtre ?

– Maître Vilevelhe, l'avocat. C'est drôle que tu en parles.

– Pourquoi cela ?

– Il y a quelques mois, il nous a fait une offre pour la maison. Il se portait acquéreur. À bas prix, bien entendu. Nous n'avons pas voulu vendre. Il pensait que la mort de nos parents nous laisserait désemparées. Que seules au monde, nous désirerions nous retirer dans un couvent. Les veuves, les orphelines, beaucoup de femmes le font. Certaines se sentent faibles, sans protecteur. Mais ni Catarina ni moi n'avons la vocation. Quitter le lieu où nous avons toujours vécu serait un arrachement. Et puis, il en offrirait une bouchée de pain, pas de quoi se constituer une dot. J'ai dit non.

– *Nous* avons dit non, souigna Catarina, qui paraissait revigorée. Ses yeux brillaient. Ses joues



rosissaient à nouveau sous son bonnet de toile brodée.

– Laisse-moi parler. En plus, je n'ai jamais aimé cet homme. Il est sec, grigou, rapace. Il se montre à la messe mais c'est un hypocrite. S'il croit qu'il achètera le ciel avec tout son or ! On dit que son épouse est morte de chagrin. Je veux bien le croire.

Rosana, rassurée, était intarissable. Mais Maguelone n'en avait cure. Elle exultait.

Elle avait son mobile.

Restait à savoir qui étaient les complices de l'avocat. Et où ils avaient emmené Géli. Toute action inconséquente pouvait mettre sa vie en danger. Il fallait faire preuve de subtilité. Et informer Jaufré des derniers développements de l'affaire.

– Je dois rentrer.

– Tu es sûre ? Tu ne veux pas manger un peu plus ? s'inquiétèrent les sœurs. Il y a des gaufres à la crème, pour toi.

Elles avaient retrouvé leur sens de l'hospitalité.

– Je n'ai pas très très faim, mentit Maguelone, qui se sauva presque en courant.

Pythéas lui lança un regard de reproche.

19

Le ciel, d'un bleu vif, était parsemé de nuages. Un vent léger les dispersait.

Si elle ne s'était pas tant inquiétée pour Géli, Maguelone aurait eu envie de danser. Elle adorait ce temps. Ni trop chaud, ni trop froid, comme il seyait au début de l'automne. La lumière de l'été, un peu atténuée, gardait néanmoins sa splendeur. Elle sentait l'odeur de la mer toute proche.

Sans cette disparition, elle aurait trouvé la vie merveilleuse.

Quand elle parvint à l'échoppe du boulanger signalée par une superbe enseignes, Jaufré, en tenue de travail, était en train de retirer une fournée. En voyant Maguelone, son visage s'éclaira.

– Je crois que j'ai la solution de l'énigme, annonça-t-elle sans ambages. Je sais qui est derrière tout cela, et pourquoi.

– Moi aussi, j'ai quelque chose, même si ce n'est qu'une vague impression.

– Moi d'abord.

Elle lui rapporta par le menu toutes les informations qu'elle avait récoltées. Il hocha la tête.



— Je n'ai jamais aimé cet homme. Quand il se rend ici, il est affreusement prétentieux. Comme s'il nous faisait un honneur en se servant chez nous. À croire qu'il se prend pour un grand seigneur ! On dirait qu'il s'abaisse en posant le pied sur notre seuil. Qu'il s'encanaille dans un mauvais lieu. Mais il est trop avare pour autoriser sa servante à venir elle-même. Il aurait bien trop peur qu'elle ne marchande pas assez. Ou qu'elle le vole, car il l'affame.

— Comment ton père tolère-t-il cela ?

— Il possède une langue de vipère, et beaucoup de relations. Mon père craint qu'il ne le discrédite auprès de la clientèle. C'est pour cela qu'il se tait.

— Si nous arrivons à prouver qu'il est coupable d'effrayer les sœurs Amiel, il ne sévira plus longtemps ici.

— Dieu t'entende. J'espère que sa connaissance de la loi ne le sauvera pas !

— Un avocat en prison ! Voilà qui serait drôle.

— En compagnie de ceux qu'il a peut-être un jour sauvés de la potence, mais pas du châtement !

Maguelone redevint grave.

— Et toi, que voulais-tu me dire ?

— Pas grand-chose. Enfin si. J'ai déjà vu l'enfant.

— Où donc ?

— Je ne sais pas encore. Rien de précis. Un vague souvenir. Cette silhouette ne m'est pas inconnue.

La forme de la tête. Les jambes... Le manque de

sommeil me met le cerveau en capilotade. Mais je sais que je trouverai.

— Essaie de te rappeler.

— Je ne fais que ça. J'ai failli brûler deux fourrés. Mon père a dit qu'il me couperait les oreilles en pointe. Il me les a frottées bien rudement tout à l'heure, acheva-t-il, confus.

Effectivement, elles étaient un peu rouges. Mais peut-être était-ce dû à la chaleur du four...

Elle se tut, espérant qu'il se souviendrait.

Il empila les pains sur une étagère, choisit une miché, dont il découpa un morceau, et le tendit à Maguelone.

— Tu veux goûter ?

Ils mastiquèrent, concentrés sur la saveur du pain.

— Je crois que j'ai trouvé. Tu te souviens de la foire ?

— Oui.

— J'ai des images qui me reviennent. C'est un peu comme un rêve. Elles sont un peu confuses et mélangées.

— Ça m'arrive parfois, aussi.

— Il y avait quelqu'un qui circulait autour des tentes. Un petit être difforme, avec des jambes torsées et une grosse tête. Tu t'en souviens ?

Saisie, elle s'exclama :

— Le nain !



– Tout juste.

C'était de là que provenait cette impression d'étrangeté, qu'elle avait ressentie en le voyant. Cet aspect trapu et massif n'était pas celui d'un enfant.

– J'ai eu une sensation bizarre, en les voyant passer, ce matin. Ils n'avaient pas l'air d'un père et d'un fils. Il y avait autre chose. Mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

– Nous avons même une preuve. Pythéas l'a perdu, s'écria Maguelone avec exaltation ! Sa main doit porter des marques de dents !

– Et l'empreinte de sa mâchoire ne ressemble à aucune autre. Tu vois, conclut Jaufré, triomphant. Je crois qu'il nous reste à faire un tour à la foire.

Il leur fallut attendre quelques heures,
pourtant.

Jaufré était de corvée. Son père tenait à ce qu'il apprenne correctement le métier.

Quant à Maguelone, elle fut rattrapée par Habiba, alors qu'elle tentait de s'éclipser pour continuer son enquête.

Elle avait promis à Jaufré de ne rien tenter seule. Mais dans son esprit, cette promesse comportait quelques arrangements. Qu'elle n'eut pas le temps de mettre en œuvre, hélas. La servante la saisit par le bras et la toisa sévèrement.

– Damoiselle (quand elle employait ce mot, cela n'aurait rien de bon), tu as oublié quelque chose, ce me semble.

Maguelone réfléchit.

– Je ne crois pas.

Et tenta de s'esquiver. Mais Habiba, qui la tenait fermement, n'avait pas l'intention de relâcher sa prise.

– C'est jour d'étuve.

Chaque semaine, elle l'accompagnait aux bains publics.



Le docteur ne possédait pas de chambre de bain, juste un cuvier en bois. On s'en servait surtout pour Azalaïs. Lui, sa fille et sa servante se rendaient régulièrement à la rue des Étuves, qui possédait toutes les commodités. D'ordinaire, Maguelone appréciait cette sortie. Elle aimait la douce chaleur qui se dégageait de l'endroit, les vapeurs d'eau brûlante, les odeurs de savons et d'huiles parfumées. Le bain était un moment de détente particulièrement prisé. Habiba l'étrillait avec un savon de sa fabrication, puis la massait. Elle avait les mains vigoureuses et douces. Maguelone adorait se prélasser dans la grande baignoire de pierre, en oubliant les petits tracas de la vie. Mais, en ce jour précis, elle l'aurait bien occulté.

Elle avait mieux à faire.

Habiba dut deviner ses intentions car elle resserra un peu plus son étreinte.

— Ne t'avise pas de te sauver, murmura-t-elle d'un ton menaçant. Ou cette fois, j'en référerai au docteur.

La menace porta. Maguelone ne tenait pas spécialement à ce que son père lui pose des questions.

Elle cessa de résister et suivit la servante. Elle affichait un air boudeur, qui s'estompa dès qu'elles eurent franchi le seuil. Toutes deux se déshabillèrent dans le vestiaire et prirent leur bain. Il y avait là d'autres femmes, avec des fillettes, et même des petits garçons, qui papotaient joyeusement. Les murs

étaient ornés de céramiques d'oiseaux de couleurs vives, et de rinceaux de vigne.

Habiba lui lava les cheveux, les tressa. Puis elle la laissa profiter encore un peu du bain. En dépit de ses soucis, Maguelone prit plaisir à mariner dans l'eau chaude. En en sortant, elle avait retrouvé un peu d'espoir. Elle avait pris le temps, dans le bain, de mûrir un projet. Elle se sécha, avec une jolie toaille* de lin rose, teinte au brasil**, puis laissa Habiba la masser avec une huile odorante.

L'odeur de la lavande et les mains douces de la servante l'aidèrent à se détendre. Ce traitement fit refluer l'épuisement de la nuit. Elle se sentit fraîche et reposée. Prête à lutter à nouveau.

Elle eut une pensée pour Jaufré, qui devait travailler si dur, après une nuit blanche.

Quand elle le rejoignit, la journée s'était en grande partie écoulée. Il fallait qu'ils mettent au point ensemble un plan de campagne, avant de se lancer dans l'entreprise. La plus grande prudence s'avérait nécessaire. Comme le remarqua Jaufré, ils allaient se mesurer à de dangereux adversaires.

Comment passer inaperçus ? C'était là toute la question.

Ils avaient déjà été repérés une première fois. Ils devraient se montrer plus vigilants. Ruser.

* Serviette. La toaille pouvait revêtir différentes dimensions.

** Variété de bois tinctorial.



Pourtant, les enfants, ce n'était pas ce qui manquait, à la foire. Ceux qui disposaient de quelques sols venaient les dépenser en friandises et amusements. Les autres se contentaient de regarder, fixant de leurs yeux écarquillés la moindre parcelle de spectacle qu'ils pouvaient chaparder.

Et puis, il y avait les autres.

Les miséreux, les tire-laines. Enfants de la rue, petits voleurs, infirmes de naissance ou faux estropiés. Beaucoup étaient abandonnés. D'autres, orphelins. Ils avaient parfois trouvé la protection d'un adulte qui les exploiterait pour survivre. Un gamin, à la sortie de l'église, attendrissait plus les dames fortunées qu'un adulte en âge de travailler, et en bonne santé. Plus ils étaient petits, plus le procédé se révélait efficace. Un bébé dans ses langes émouvait considérablement. Un bambin qui trottnait à peine, chancelant sur ses courtes jambes, aussi.

Certes, il y avait beaucoup d'enfants. Mais leur signalement était connu. Ils passeraient difficilement inaperçus.

— On pourrait se déguiser, suggéra Jaufré.

— Ce n'est pas une mauvaise idée. Comment ?

— J'ai quelques hardes trop petites, dont je me sers pour travailler, parfois. On pourrait prendre les plus vieilles et les plus déchirées, en agrandissant les trous... Et toi, tu pourrais t'habiller en garçon. Il suffirait juste de cacher tes cheveux.

— Ça me convient, mais toi ?

Il y avait un problème, en effet.

Si Maguelone, petite et menue, pouvait faire illusion, Jaufré, qui ne paraissait pas spécialement famélique, aurait du mal à passer pour un pauvre. La plupart n'étaient pas nourris à leur faim. Maigres, efflanqués, ils donnaient l'impression de vouloir se jeter sur le moindre morceau de nourriture à leur portée.

— Tu oublies que j'étais déjà loin, quand on vous a surpris en train de resquiller. Et puis, je pourrais être le chef de la bande, celui qui s'empiffre pendant que les autres meurent de faim.

— Ça se défend.

De toute façon, ils n'avaient pas le choix. Manquaient de troupes fraîches.

Ils ne seraient que deux, en définitive. Maguelone préférerait ne pas mettre les filles dans la confiance.

— Et Pythéas, qu'en faisons-nous ?

— Mieux vaut l'oublier. Il attire trop l'attention. Les singes ne sont pas légion, ici.

Ils se changèrent dans le jardin de Maguelone, à l'abri des branches basses d'un pin. Elle retira son escoffion*, aux rubans ocre, beiges et châtaigne, sa cotte hardie de samit** brun, sa chainse***, ses

* Coiffure en forme de boudin et garnie de rubans.

** Éttoffe de coton ou de soie.

*** Chemise.



chaussures fines, et en fit un tas qu'elle enferma soigneusement dans la cabane à outils. À la porte de la ville, les gardes n'avaient posé aucune question sur le ballot qu'ils transportaient. Ils étaient habitués à les voir. Le père de Maguelone soignait la garnison.

Une autre question se posait.

Par où commencer les recherches ?

Certes, ils avaient identifié le nain, mais ce dernier s'était peut-être enfui. Il avait pu rejoindre d'autres foires. Ou peut-être se cachait-il.

— Pas sûr, dit Maguelone, exprimant à haute voix les pensées qui les agitaient. Il peut supposer qu'à la faveur de la nuit, il sera resté anonyme. Nous l'avons bien pris pour un enfant. Et s'il a l'impudence de se montrer, eh bien, nous aviserons.

— Tu as un plan ?

L'enthousiasme de Maguelone retomba.

— Aucune idée. On improvisera.

Quand leur transformation fut achevée, ils éclatèrent de rire.

Les coutures des vêtements de Jaufré menaçaient d'éclater tant ils étaient devenus justes. Ceux de Maguelone, au contraire, flottaient sur son corps mince de façon ridicule. Elle avait natté ses cheveux, puis, après les avoir fixés par une dizaine d'épingles, les avait dissimulés sous un calot d'artisan.

Ils avaient l'air de deux bouffons. Ni plus ni moins.

— Tu fais un garçon très convaincant, ainsi, mais je nous trouve un peu propres.

Joignant le geste à la parole, Jaufré saisit un morceau de charbon de bois et une poignée de cendres, les restes d'un feu d'automne. Quelques jours auparavant, le docteur avait fait brûler des feuilles mortes. Consciencieusement, il s'en barbouilla le visage et les mains, sans oublier ses vêtements.

Maguelone l'imita.

— À présent, nous ressemblons un peu plus à des enfants des rues, dit-elle.

La transformation était saisissante. Mais Jaufré objecta :

— C'est du guet qu'il faudra nous méfier.

— Je doute qu'ils nous reconnaissent. Maguelone restait confiante.

— Je ne tiens pas à finir mes jours dans une géôle.

— On dit qu'on y mange fort mal, ironisa Maguelone. Et insuffisamment.

— Raison de plus, rétorqua Jaufré. Qu'allons-nous faire, à présent ? Quelles sont les directives ?

— Nous fondre dans la foule, et ouvrir l'œil. Essayer de repérer un visage connu, sans perdre de vue notre objectif. Je crains que pour retrouver Gèli, nous ne devions fouiller minutieusement toutes les baraques du champ de foire.

— Autant chercher une aiguille dans une meule de foin.



– C'est notre seule chance, Jaufré. Interdiction de se décourager.

– Vite dit, bougonna Jaufré, suffisamment bas pour qu'elle n'entendît pas.

Il aimait bien Maguelone mais la craignait un peu. De son côté la fillette affichait une assurance qu'elle était loin d'éprouver. Elle aussi éprouvait des doutes.

Que se passerait-il si leur opération de sauvetage tournait court ? Ses décisions avaient abouti à la disparition de Géli. Étaient-ils en mesure de lutter contre un adversaire inconnu, sans doute supérieur en nombre ? Ils ne disposaient ni des renseignements, ni de la force physique. Juste d'une piste. Qui se refroidirait très vite, si elle ne l'était déjà.

Maguelone avait peur.

Elle ne savait rien du sort de leur ami et s'efforçait de ne pas imaginer le pire. Que diraient sa mère et ses sœurs si Géli ne réapparaissait pas ? Elle-même se sentirait terriblement coupable. Elle ne pourrait plus vivre sans voir son visage terrifié, sa bouche qui l'implorait. Elle avait fermé les yeux, juste une minute, après cette nuit d'épreuves et rêvé de lui. Non, c'était trop terrible. Mieux valait ne pas y penser. Elle refoula ce début d'idées noires et, raffermissant sa voix :

– Prêt pour la grande aventure ? claironna-t-elle.
Le ton exprimait une gaieté qu'elle était loin de ressentir.

Rien ne semblait avoir changé, depuis leur précédente visite.

Si, en fait. Eux.

L'air était toujours saturé de poussière, d'odeurs poisseuses de friture, et de marrons tout frais cueillis, que l'on faisait griller, sur des braseros en plein air. Les mêmes camelots dévadaient leur boniment. Les badauds les encerclaient. Ils suivaient avec avidité les parades des spectacles. Les coupeurs de bourses exerçaient leurs talents, de façon quasi routinière. D'autres voleurs, sous des apparences de légalité, faisaient rouler des dés dans un cornet et appâtaient les joueurs potentiels. La foule se pressait, toujours aussi nombreuse, autour des éventaires bigarrés. Des curieux s'engouffraient dans les tentes, décolorées par le soleil et les intempéries.

Mais cette fois, la magie avait cessé de s'exercer. Ils avaient changé. Ne portaient plus le même regard sur les choses. Maguelone, en un éclair, avait eu l'impression de grandir en accéléré. De devenir adulte.

Ce n'était qu'une illusion, pourtant.

Cette impression confuse de menace, elle l'avait perçue quand l'Hercule de foire les avait délogés

de leur poste d'observation. Était-il chargé par les forains de maintenir l'ordre ? S'agissait-il de l'exécuteur des basses œuvres ? Confusément, elle sentait qu'il constituait l'un des fils conducteurs. Un comparse ? Un complice ? Jusqu'à quel point était-il engagé dans ce trafic ?

Et quel rapport entre la foire et la maison aux esprits ? Comment le nain avait-il fait connaissance de l'avocat ? Était-il l'un de ses anciens clients ? L'homme l'avait-il recruté à la foire ? Maguelone se souvenait de l'avoir entendu protester, lors du spectacle de magie. Peut-être, sous ses dehors de bigot, était-ce un habitué.

Les sœurs Amiel n'étaient pas riches. Elles n'avaient pas grand-chose, en dehors de leur maison. Quelques terres en fermage, qui leur rapportaient de quoi vivre chichement. Et que deviendraient-elles, si elles étaient contraintes de l'abandonner ? Qui en voudrait ? La peur du diable était si forte que personne n'oserait la braver. Tout le monde craignait l'enfer. Même son père. Et il y avait des raisons à cela.

Maguelone avait déjà vu des images du jugement dernier, sur des fresques et des manuscrits. Sa tante aimait bien lui faire peur. La bibliothèque du couvent regorgeait de parchemins richement enluminés. Maguelone avait contemplé des visions horribles de démons ricanants. Des corps suppliciés, voués aux flammes éternelles ou à d'affreuses tortures. Des

danses macabres, reliquat de la peur inspirée par la peste noire. La gueule de l'enfer vomissait des monstres. Le diable prenait l'aspect d'un visage putréfié, d'un serpent effrayant ou d'une bête féroce. Les peintres faisaient preuve, dans ce domaine, d'une imagination exceptionnelle, à vous donner des cauchemars. Ils ne lésinaient ni sur les griffes, ni sur les dents, les oreilles pointues, les corps couverts de squames et d'écailles, la queue longue et fourchue. Satan grimaçait, retroussait ses lèvres en un rictus affreux. Il posait sur les spectateurs son regard flamboyant, trouvant un masque hideux, surgi directement des ténébres. L'horreur, à l'état pur. La luminosité jaune de ses prunelles semblait vous foudroyer.

Ce qui était le cas, en l'occurrence. Et constituait un vrai filon à exploiter, si l'on désirait effrayer quelqu'un.

Elle se souvenait encore de la terreur qui l'avait saisie. Et comprenait celle des sœurs Amiel.

L'avocat avait bien calculé. Sa machination était d'une précision diabolique.

Il devait s'y connaître, en fait de diableries !

Suppôt de Satan, songea-t-elle. On dit que le diable se déguise en ange. C'est bien son cas. Il cache l'odeur de soufre en s'aspergeant d'eau bénite.

– Tu es bien silencieuse, remarqua Jaufré.

Surtout, ne pas démobaliser les troupes.

– J'observais.

– Et qu'as-tu vu ?

– Rien pour l'instant.

Jaufré parut déçu.

– Moi aussi, j'ouvre l'œil, promit-il.

Sans le faire exprès, il s'était un peu trop approché d'une bourgeoise, vêtue avec une certaine recherche, d'un surcot en velours pourpre à parements de vair*. Elle tenait à la main deux petites filles, à l'expression maniérée, pomponnées comme des animaux de cour. Avec une expression de dégoût, elle s'écarta, et entraîna les fillettes d'une main ferme.

– Manant ! laissa-t-elle échapper.

Quand elle se fut un peu éloignée, Jaufré se mit à glousser. Il hoquetait de rire.

– C'est Chilo, la femme du mercier. Elle essaie de singer les dames nobles. Cette coiffure à cornes, c'est grotesque ! Elle ne m'a pas reconnu. Elle ne prend pas ces grands airs, d'habitude, quand elle vient acheter son pain et se brioche ! Surtout quand elle quémande de une réduction, ou un supplément gratuit. Il faut dire que son père était poissonnier. Depuis qu'elle a épousé le mercier, elle joue les grandes dames.
Manant !

Il imitait à la perfection la voix haut perchée de la mercière, sa petite bouche en cul de poule et son expression offusquée.

Maguelone rit aussi.

– Ça fait du bien, avoua-t-elle, quand elle eut repris son calme.

Le rire avait un peu dissipé la tension qui l'habitait. Elle devait s'efforcer de rester lucide. Lucide et serène.

Le sort de Géli en dépendait.

– Regarde, c'est notre nain.

– Mais non.

Juste un gamin d'une huitaine d'années, le corps chétif, le ventre gonflé par la malnutrition et la tête trop grosse. Ses jambes rachitiques témoignaient d'un manque de soins. Il dévorait du regard un amoncellement de charcutaille. Le cœur de Maguelone se serrait. Elle songea que, quand elle serait médecin, elle aiderait les mères, pour que les enfants ne souffrent plus. Certaines vivaient dans une pauvreté indécemment. Elles croupissaient dans des masures crasseuses. Il faudrait qu'elle en parle à son père.

Elle envisagea même de faire un vœu. Si elle implorait Notre Dame des Tables pour que Géli soit sauvé, en promettant de se consacrer au sauvetage des enfants pauvres... Elle s'abstint. Elle n'aimait pas l'idée de marchander avec le ciel.

Elle chassa ses pensées, qui la détournèrent de son but. À ses côtés, Jaufré scrutait attentivement la foule, avec l'application qu'il mettait à surveiller la cuisson du pain.

– Si tu avais enlevé quelqu'un, où le cacherais-tu ?



* Vair : il s'agit de la fourrure d'une variété d'écureuil, le petit-gris.



— Je crois que je choisirais le secteur le plus éloigné, celui où les gens ne s'aventurent pas.

— Bien vu.

Le fond du champ de foire donnait une vision bien différente de celle qui s'offrait aux spectateurs.

Cette partie-là ne présentait ni dorures ni couleurs vives, mais paraissait abandonnée. Elle avait l'aspect chaotique d'un chantier qu'on aurait renoncé à achever. Maguelone la trouva poussiéreuse et malpropre.

Ils se dirigèrent vers une sorte de chapiteau aux couleurs passées, dont la toile était rapiécée de toutes parts. L'endroit était silencieux et sinistre. L'entrée était jonchée de débris divers, qu'on avait négligé de balayer.

— Mon instinct me dit que c'est là.

Maguelone jaugea l'emplacement du regard.

— C'est assez reculé pour séquestrer quelqu'un.

Jaufré inspecta les alentours.

— La voie est libre.

Ils s'engouffrèrent dans la tente.

Aubréa était mortellement inquiète.

Depuis la disparition de Géli, elle avait à peine dormi. Les petits avaient épuisé toute son énergie. En l'absence de sa mère et de son frère, elle avait du mal à tout gérer.

Maguelone lui avait fait une promesse. Qu'elle avait, apparemment, renoncé à tenir.

Pourquoi n'avait-elle pas ramené son frère ? Et que tramaient-ils, tous les trois ? Elle aurait été furieuse qu'on ne la mît pas dans la confidence si elle ne s'était pas fait autant de souci. Une angoisse qui s'amplifiait d'heure en heure. Elle n'avait quasiment rien mangé et n'avait envie de rien, même si ses forces commençaient à la trahir. Jusque-là, elle s'était occupée, en essayant d'oublier ce qui la tourmentait. À présent, elle se sentait gagnée par une étrange faiblesse. Ses jambes ne la portaient plus.

Il fallait qu'elle agisse.

— Donne leur bouillie aux petits, fit-elle à Mailis.

— Où vas-tu ?

Mailis non plus ne savait rien. Aubréa avait préféré garder ses soucis pour elle.

— Je sors. Je n'en ai pas pour longtemps.



En effet.

Son intention était d'aller trouver Maguelone et de lui cracher son venin.

Elle n'aimait pas beaucoup la fille du médecin. Elle ne comprenait pas ce que son frère lui trouvait. Même le placide Jaufré se laissait envoûter par cette petite sorcière. Cette espèce de sauvageonne, qui n'avait rien de féminin. Aubréa doutait qu'elle sût coudre et cuisiner. Comment tiendrait-elle son ménage, quand elle serait mariée ? Si elle se mariait un jour. Aubréa savait qu'elle-même s'acquitterait sans difficulté de ses tâches. Sa mère l'avait bien formée. Alors que Maguelone...

Elle essaya de chasser ces pensées négatives. Elle savait qu'elle éprouverait toujours, dans le fond, une once de jalousie pour la fille du médecin, si gâtée, si choyée, qui n'avait pas à s'occuper de ses frères et sœurs en bas âge. Aubréa avait toujours mis un point d'honneur à seconder sa mère, mais elle éprouvait parfois une pointe d'amertume, en comparant son destin à celui de sa voisine, plus fortunée. Elle était certes orpheline de mère, mais Aubréa avait perdu son père, ce qui aurait dû les mettre à égalité. Malheureusement, les choses ne fonctionnaient pas ainsi.

— Maguelone sait le grec, le latin et l'hébreu, avait répondu Géli, qui supportait mal les critiques acerbes de sa sœur.

— L'hébreu ! À quoi bon ? Son nez se plissait encore de dégoût. Ils ne devaient pas avoir la même définition de l'utile.

— Tu es une couleuvre vipérine.

Absolument inoffensive, malgré son nom, cette variété de serpents était caractéristique de la ville. Elles se cachaient sous les pierres. Aubréa se vexa, et, pendant trois jours, n'adressa plus la parole à son frère. Puis ils se réconcilièrent.

À présent, il lui manquait.

Avec un soupir de nostalgie, elle évoqua les bons moments et les larmes lui montèrent aux yeux. Elle les refoula.

Elle arrivait en vue de la maison de Maguelone.

Il ne fallait pas que celle-ci la vît pleurer.



Un trou noir. C'était là qu'elle était tombée. Un puits sans fond. Ou une fosse.

Maguelone ouvrit à grand-peine les yeux, se demandant où elle se trouvait.

Son crâne était parcouru d'élançements douloureux. Elle sentait un gonflement, celui d'une bosse, au niveau de l'occiput.

La mémoire lui revint.

Quelqu'un les avait surpris, et assommés. À présent, elle sentait l'irritation de ses poignets et ses chevilles.

On les avait entravés avec des cordes. Sa peau, à vif, brûlait.

Elle se tortilla, pour se débarrasser de ses liens. En vain.

Elle voulut crier, mais sa bouche était obstruée par un bâillon. Elle ne réussit qu'à le mouiller de salive.

Près d'elle, quelque chose remua.

— Jaufré, Géli !

Elle avait crié le plus fort possible. Sa voix passait à peine à travers l'étoffe humide. Elle perçut un faible grognement.

Dieu merci, elle n'était pas seule.

Il fallait qu'elle se débarrasse de ses liens.

Dans la pénombre, elle aperçut des formes. Sûrement des corps. Ils n'étaient pas très loin. Eux aussi, on les avait attachés. Ou plutôt, roulés dans des sacs de canevas*.

La situation était désespérée.

Il fallait qu'elle se rapproche de ses compagnons de captivité. En rampant, en roulant. La poussière emplissait ses yeux et sa gorge, déclenchant une quinte de toux.

Elle ne devait pas renoncer. Leur survie à tous en dépendait.

Fort heureusement, ils ne l'avaient pas fouillée. Et, coup de chance supplémentaire, ils avaient lié ses mains par-devant.

Elle remua les doigts, un peu ankylosés.

Quand ils furent assez mobiles, elle les glissa sous ses vêtements, et, en tâtonnant, elle extirpa ce qu'elle cherchait.

Une pochette de lin solide, confectionnée par Habiba, bien utile pour dissimuler des pièces de monnaie. On la cachait sur soi, pour éviter de se faire voler, au marché.

Maguelone bénit la méfiance de la servante.

Peut-être leur sauverait-elle la vie.

Dans la poche de lin, il y avait quelques instruments coupants, que son père utilisait pour la petite

* Toile de chanvre grossière, comme le jute.



chirurgie. Elle les avait empruntés, à son insu. Elle se félicita de sa prévoyance.

Je ne pratiquerais peut-être pas une trépanation avec, songea-t-elle, mais pour ce que je veux en faire, ça suffira.

Et, méthodiquement, elle entreprit de trancher ses liens.

Devant la porte, Aubréa hésitait toujours.

Son courage l'avait désertée. Elle se sentait lasse. Elle avait envie de rentrer chez elle.

Si seulement elle avait pu revenir en arrière, et arrêter le temps !

Avant que sa mère s'en aille.

Et que Géli ne disparaisse.

La sécurité de son foyer lui apparaissait comme un rêve. Lointain, inaccessible.

Il fallait pourtant qu'elle sache. Quel était le secret que Maguelone et son frère partageaient ? Et qu'avait-il de si dangereux, pour que son frère n'ait point réapparu ?

Elle se sentit brusquement très seule. Le sentiment de maturité qu'elle avait éprouvé jusque-là reflua. Elle souhaitait que sa mère rentre.

Elle aurait voulu se confier. Tout lui raconter. Et lui laisser le choix des décisions.

Elle frissonna dans ses vêtements trop légers. Une humidité malsaine s'était levée. Elle imprégnait ses vêtements.



Elle prit une grande inspiration et frappa à la porte.

Un laps de temps s'écoula avant que quelqu'un vienne ouvrir.

C'était le docteur. Il avait l'air harassé.

– Je viens voir Maguelone.

– Maguelone ? Il parut surpris.

– Je viens juste de rentrer. Habiba ?

La servante accourut.

– Ma fille ? Où est-elle allée ?

La servante hésita.

– Je ne sais pas, maître. Depuis quelques jours, elle n'en fait qu'à sa tête. J'ai beau gronder, et sa grand-mère aussi, elle passe son temps à disparaître. Je la croyais chez les sœurs Amiel.

– Bien sûr que non. J'en viens.

Le docteur eut l'air franchement inquiet.

– Elle n'a pas emmené son singe, précisa Habiba.

Ça fait des heures que je ne l'ai pas vue.

– Elle nous cache quelque chose, c'est certain.

Il fixa Aubréa d'un air sévère.

– Tu sembles savoir. Parle.

Sous le regard inquisiteur, Aubréa se troubla.

– Ton frère est avec elle ?

C'en était trop ! Aubréa, sans plus tenir, fondit en larmes.

– Rentre.

Avec douceur, le docteur l'entraîna à l'intérieur de la maison. Il la fit asseoir dans la cuisine, et demanda à Habiba de lui servir une infusion de verveine au miel. Puis il la dévisagea, avec un mélange de sévérité et de bienveillance.

– Damoiselle, à quand remonte ton dernier repas ?

– Je ne sais pas, balbutia Aubréa, qui, sous le coup de l'émotion, s'était remise à pleurer.

– Je vois, il est temps de te nourrir, ou tu disparaîtras dans le chas d'une aiguille. À moins qu'un souffle de mistral ne t'emporte.

Habiba posa devant elle un tranchoir de bois, où étaient disposées deux cuisses de canard confites, qu'elle engloutit avidement.

– Et maintenant, dis-moi ce qui se passe avec ma fille.

Soulagée, Aubréa lui raconta tout.

L'aveugle était assise au coin du feu. Elle paraissait dormir.

Une larme brillante, une seule, roula le long de sa joue, y laissant une trace humide.



Elle avait réussi à trancher ses liens !

Après avoir massé ses poignets pour faire circuler le sang, Maguelone s'attaqua aux cordes qui entravaient ses chevilles. Ses gestes étaient vifs et rapides.

Quand elle eut terminé, elle se débarrassa de son bâillon.

Elle s'approcha des formes immobiles. Les corps, emprisonnés dans des sacs de chanvre, remuèrent faiblement.

Prestement, elle fit coulisser les cordons qui les fermaient, et déroula les sacs.

C'était bien Jaufré et Géli. Saucissonnés. Elle les libéra.

– Qu'est-ce que... ? dit Géli, mais elle lui coupa la parole.

– Vite ! Il faut fuir d'ici !

Les explications viendraient plus tard.

Avec difficulté, ils se remirent sur pied.

– Je crois que nous n'avons plus le temps, souffla Jaufré.

Des voix se rapprochaient, se précisaient.

Leur retraite était coupée.

– Cachons-nous ! Ils croiront que nous nous sommes enfuis !

La suggestion, cette fois, venait de Géli.

Maguelone examina les lieux.

Un véritable capharnaüm y régnait.

Il y avait là plusieurs coffres, des décors peints, des costumes, des accessoires. Certains en pitieux état.

– Nous pourrions nous cacher à l'intérieur.

– Je crois savoir où nous sommes !

– Chut !

Maguelone et Jaufré firent taire l'imprudent Géli.

Ils filèrent chacun dans leur cachette.

Il était temps. Les voix se rapprochaient. Plusieurs personnes avaient pénétré dans la tente. Des voix leur parvinrent, étouffées.

– Doa, c'est extrêmement contraignant !

Doa ?

La mémoire, en un éclair, revint à Maguelone.

Le magicien ! C'était lui la clé de tout !

Lui seul pouvait organiser ce type d'apparition.

Son spectacle ! Tout n'était qu'illusion.

Si seulement ils avaient assisté à la seconde partie !

Ils auraient compris plus vite !

Le lien, à présent, se faisait dans l'esprit de Maguelone. Raoul Vilevelhe était présent, le soir de la représentation. Sa voix s'était élevée pour crier au blasphème. Elle la réentendait, à présent ! Elle l'aurait reconnue entre toutes. Gringante, chagrine !



Un vrai pisse-vinaigre, aurait dit son père, qui ne mâchait pas ses mots.

À présent, l'avocat récriminait, se retournant contre ses complices :

— Je n'aurais jamais imaginé une telle incompetence ! Vous m'aviez garanti que c'était sans risque !

— Ça l'était ! Si seulement ces satanés gamins ne s'en étaient pas mêlés !

— Ne jurez pas, dit l'avocat, retrouvant le ton moralisateur qu'il employait souvent. L'hypocrisie, décidément, collait au personnage. Sachez que je ne souffrirai d'être compromis en aucune sorte. Je suis honorablement connu dans cette ville, et ma charge...

— Et sachez, *maître* (le magicien avait appuyé ironiquement sur ce dernier mot), que pour ma part j'ai engagé des frais. Dans cette opération qui a mal tourné, j'ai cassé une de mes plus précieuses lentilles. Vous n'imaginez même pas son prix ! Et mon icoscope ! Savez-vous ce qu'il m'en a coûté d'argent et d'efforts pour le mettre au point ? C'est un objet unique ! Une perte inestimable ! Le fruit d'années de recherches !

— Vous serez dédommagé ! La voix de l'avocat résonnait, agacée.

— Mais sachez, pour votre gouverne, qu'à partir de ce jour, nous ne nous connaissons pas. Je ne vous ai jamais vu, et vous de même. Oubliez-moi, et

j'essaierai d'oublier la manière lamentable dont vous avez mené cette opération.

— J'espère bien, car si je ne suis pas payé... L'homme n'acheva pas sa phrase, la complétant sans doute par un geste de menace.

— Je n'ai qu'une parole. Vous...

Il s'interrompit.

Quelqu'un venait de pénétrer dans la tente.

Maguelone risqua un oeil, en soulevant légèrement le coffre dans lequel elle se cachait.

C'était le nain.

Son visage se décomposa. Blémit. Tremblota comme du blanc-manger.

Trop préoccupés par leur dispute, les autres n'avaient pas remarqué que leurs captifs avaient défait leurs liens. L'obscurité de la tente, il est vrai, empêchait qu'on le remarquât au premier abord.

Il pointa un doigt sur les cordes effilochées et les sacs vides.

— Il n'y a pas de temps à perdre ! Le guet va arriver !

En quelques secondes, la panique se propagea. L'avocat se rua à l'extérieur de la tente.

— Je ne vous connais pas, cria-t-il ! Je ne vous ai jamais vus de ma vie !

Pour la première fois, le nain et le magicien semblaient désespérés.

— Je t'avais dit que c'était une très mauvaise idée !



– Ce n'est pas moi ! C'est Hercule, protesta le nain, qui sembla se rapetisser, en essayant la colère de son complice.

– Dans ce cas, vous auriez dû les tuer. Qu'est-ce qui vous a pris, de laisser des témoins vivants ?

– C'étaient des enfants !

– Enfants, adultes, quelle importance ? Ils nous gênaient !

– Qu'allons-nous faire ?

– Déguerpir. Tu as une autre idée ? Nous reviendrons quand les choses se seront un peu calmées. Zeynep saura se débrouiller. Elle a l'habitude. Elle démontrera mes autres iconoscopes et les mettra en lieu sûr, avec leurs accessoires. Une fois les preuves envolées, on n'y verra que du feu. Ce n'est pas la première fois que je dois prendre le large. Les ennuis, ça me connaît. Ceux-là seront passagers.

Maguelone étouffait.

La poussière lui grattait la gorge.

Un gobelet d'eau, par pitié !

Son gosier lui semblait atrocement sec. Déshydraté, comme après un sirocco. Ce vent qui venait du désert. Il arrivait qu'il sévisse, souffle chaud, haleine de braise, apportant avec lui de fines particules de sable coloré. Habiba lui avait dit que chez elle, il se produisait de véritables tempêtes. Que les yeux et la bouche en étaient obstrués. Qu'on n'y voyait goutte.

C'était exactement ce qu'elle ressentait. L'impression d'être prisonnière d'une tempête, en plein désert.

Elle retint son souffle, s'efforça de ne pas tousser. L'effort lui parut surhumain.

Elle aurait aimé expectorer, rien qu'un instant. Mais le bruit attirerait forcément l'attention de leurs géôliers.

Ils n'auraient pas de deuxième chance. Semblable miracle ne pouvait se reproduire. Elle devait se reténir, à tout prix.

Elle espéra que les garçons seraient discrets, quoi qu'il arrive.

– Et si on nous dénonce ?

– Qui veux-tu qui le fasse ? Les gamins ? Tu m'as dit qu'ils ne vous avaient pas reconnus. Et les coups sur la tête leur auront fait perdre la mémoire. D'ailleurs, qui écoute les enfants ? Ils n'auront rien pour étayer leurs dires. Les paroles sans les faits, pfft ! Je jurerai sur un crucifix et le tour sera joué ! Ce vieux grigou d'avocat ? Il va se terrer comme un rat ! Il est bien trop malin pour se faire prendre ! Il niera tout ! J'ai l'intention de lui rendre visite sous peu. Il ne m'a pas payé. J'aurai plaisir à tordre son vilain cou de poulet !
Coutic !

Le nain frémit.

– Arrête. Tu es une vraie mauviette, Micromignon ! Et à, présent, un conseil : toi, tu pars de ce



côté, moi de l'autre. Nos chemins se recroiseront.
Ou pas.

Sans plus attendre, il décampa.

Le nain fit de même.

Maguelone respira. Enfin.

Ils ne coururent pas, ils volèrent.

Aussi vite que des faucons qui fondent sur leur proie, ils parcoururent l'espace qui les séparait de la partie animée de la foire.

Ils continuèrent, sans se retourner, jusqu'à ce qu'ils atteignent les pavés de leur rue.

Alors, seulement, ils s'arrêtèrent.

Maguelone avait le souffle court. Jaufré, plus encore. Sa grosse figure était blême sous l'effort. Ses joues luisaient de transpiration. Ses vêtements étaient marqués d'humides auréoles. Une odeur de sueur fraîche se dégageait de lui.

— Je n'en peux plus, haleta-t-il.

Maguelone n'en menait pas large non plus.

Son cœur battait à tout rompre. Elle avait des palpitations. Sa rate était devenue douloureuse. Il lui sembla qu'elle allait éclater.

Et, comble de la honte, ses jambes flagolaient.

Trop de fatigue, trop d'émotions.

Seul Géli semblait avoir résisté à l'épreuve.

Il était plus entraîné. Il suivait depuis peu une formation d'écuyer. Il avait, plus que ses camarades, l'habitude de l'exercice physique.



Ce qui ne l'avait pas empêché, releva Maguelone avec une certaine fierté, de se laisser faire comme un rat. Terrassé par ses adversaires, il n'avait pu s'enfuir. Alors que la ruse avait porté ses fruits. Et que son initiative s'était révélée efficace.

Bien sûr, elle se garderait de faire état de tout cela. Mais elle en retirerait, secrètement, une petite satisfaction personnelle.

Ils avaient encore beaucoup à faire.

Donner l'alerte, et communiquer le signalement du quatuor. La police des consuls était efficace. L'avocat et ses complices croupiraient en prison.

Elle arrivait devant chez elle.

Elle ouvrit la porte.

Son père avait-il remarqué son absence ?

Sans bruit, elle se glissa dans la cuisine. L'aveugle eut un frémissement.

– Maguelone, tu es rentrée !

Son père, debout devant l'âtre, la fixa d'un air sévère.

– J'attends tes explications.

– C'est un peu compliqué, fit Maguelone. Si tu savais ! Je ne sais pas par quel bout commencer.

– Par le commencement, peut-être, suggéra-t-il.

Mais Aubréa la devança.

– Mon frère ?

– À la maison.

Sans un mot de remerciement, elle fila.

Le docteur regarda sa fille.

– J'ai eu très peur pour toi, Maguelone.

– Oui, père.

– Ne refais jamais ça.

– Je ne crois pas en avoir envie.

Et, d'une traite, elle débita son histoire.

Le médecin l'avait écoutée attentivement. Quand elle eut fini, il se leva.

– J'ai quelques dispositions à prendre.

Elle comprit qu'il allait en informer le guet.

Le singe perché sur l'épaule, elle consentit enfin à goûter au brouet sarrasin qu'Habiba avait mitonné avec amour. Du poulet, des pommes, des poires, des amandes, des noisettes, des figues, des dattes, des abricots secs et des épices broyées. Un vrai délice.

Elle soupira d'aise.

Tout était rentré dans l'ordre.

Elle se blottirait sous sa couette de plumes, et rêverait à des mondes lointains, outremer. Des mondes à l'odeur d'épices, bruissant de soieries et de chants d'oiseaux.

Demain.

Elle s'avisait que les grenades et les arbouses avaient dû commencer à mûrir.

Elle irait en expédition dans la garrigue avec Gèli, Jaufré, Mailis, et même Aubréa, qui, toute à la joie d'avoir retrouvé son frère, lui aurait sans doute



pardonné. Elle pourrait confier les petits aux sœurs Amiel, que les explications du docteur rassureraient définitivement. Désormais, pour elles, le cauchemar était terminé. Personne ne convoiterait plus leur maison. Leurs nuits redeviendraient paisibles. Le passage entre les deux demeures serait définitivement muré. Nul doute qu'elles allaient se précipiter pour commander le maçon.

Demain.

Il ferait bon dans la garrigue. Le paradis des lièvres et des perdreaux. Le leur, aussi.

Elle espéra que le ciel serait bleu.

Elle imaginait, déjà, dans sa bouche, la saveur acidulée des majouffes*. Il y avait, à ce sujet, un très joli conte. Celui d'une jeune fille dont le père s'est marié. Sa demi-sœur fait un caprice. Elle réclame des fraises en plein hiver. La marâtre envoie la jeune fille, pieds nus dans la neige, lui dénicher des fraises, et là, miracle, des fruits rouges ont surgi. C'est l'origine des arbouses.

Le jus sucré des grenades aurait le goût de la vie.

Elle retrouverait l'insouciance de son âge, après les épreuves traversées.

Sifflotant comme un merle, le singe serré contre son cœur, elle glissa doucement dans le sommeil.

* Nom languedocien des arbouses. Les arbouses sont les fruits de l'arbousier. Rondes et rouges, avec de multiples graines, elles se mangent crues ou en confitures, gelées, etc.



Recette médiévale : Faisans et paons tout armés

Tout d'abord, éviter un malentendu. C'est juste une façon de parler. L'animal cuisiné, ou sur pied, ne se présente jamais avec une armure. Le cuisinier, à la rigueur. Pourquoi ? Démonstration.

Le plus dur consiste en effet à attraper la bête. On ne privilégie pas ici de mode opératoire particulier. On peut juste vous conseiller deux stratégies : la ruse, ou la force. Tout dépend de la psychologie de la proie, et du prédateur.

Vous commencerez par un repérage. Aucun problème. Les paons abondent dans les jardins publics. On les voit de loin quand ils font la roue. Premier obstacle : ce ne sont pas des animaux faciles. Deuxième obstacle : il est déconseillé de se servir directement.

a) C'est formellement interdit. Vous risquez une grosse amende. On m'a raconté un cas, avant la seconde guerre mondiale. C'est le seul dont j'aie ouï parler. Les contrevenants croyaient faire un festin. Ils ont été déçus par les faibles qualités gustatives du paon.

b) Le paon est plus réputé pour son cri affreux que pour sa discrétion. Stressé, il risque d'ameuter tout le quartier (le square, le jardin exotique). Vous avez essayé

de bâillonner un paon qui se débat ? Personnellement, je ne m'y risquerais pas. Ceci dit, si vous aimez vivre dangereusement...

c) Les paons, grâce aux soins vétérinaires, vivent vieux. Problème, la dureté de leur chair est proportionnelle à leur longévité. Autrement dit, plus une volaille est âgée, plus elle est coriace. Vous tenez à vos dents ?

On se rabattra donc sur les faisans. Ils prolifèrent dans les élevages et les réserves de chasse. Ceci dit,

- Si vous n'avez pas votre permis de chasse,
- Si votre chien n'est pas un fin limier,
- Si vous présentez peu de dispositions pour le tir : myopie affligeante, maladresse congénitale, horreur absolue des armes à feu,
- Si vous êtes un adepte des régimes végétariens et vous nourrissez de graines germées,
- Si votre garde-robe ne comporte pas de tenue de camouflage,

- Si vous refusez farouchement de tuer des créatures vivantes (c'est votre droit le plus strict : pour ma part, je trouve que les biches blessées ont un regard tragique),
... passez votre chemin. Vous pourrez toujours en acheter un au supermarché. En période de Noël, de préférence. C'est plus goûteux que la dinde.

Ceci dit, ne trichez pas. Laissez de côté les animaux précuits, marinés dans leur jus. Votre choix se portera sur des faisans à l'état brut. Le top serait de plumer



vous-même la bête. (vous sentiriez ce que ça fait d'être un héros du Moyen Âge). Mais bon, on ne va pas chipoter. Les normes d'hygiène des supermarchés ne prévoient pas les plumes. Votre faisan aura forcément la chair de poule. Pour compenser, vous pouvez le flamber. Je déconseille aux maladroits de le faire. Mettre le feu à votre immeuble serait plutôt mal perçu.

Une fois l'animal bien au frais au frigo, mettez-vous en quête des autres ingrédients.

À savoir :

- Quelques bardes de lard
- 4 clous de girofle
- Les grains de 4 gousses de cardamome
- 2 clous de girofle broyés
- 1 pincée de muscade broyée
- 1 pincée de cannelle en poudre
- 1/2 verre d'eau de rose (attention aux contrefaçons).

Évitez les arômes artificiels, ne serait-ce que par souci de couleur historique. On veut bien tolérer quelques anomalies, mais pas les saveurs chimiques.

- 1/2 verre de vinaigre de vin
- 115 g de sucre en poudre (je suis sympa, je ne vous oblige pas à convertir de vieilles mesures ; vous risquez de tripler les quantités et de frôler l'obésité)
- 1 cuillère à soupe de cannelle en poudre
- 10 petits oignons blancs

Préparation :

Bardez le faisan de lard gras et faites-le cuire à la broche (ou juste au four si vous n'êtes pas équipé).

En milieu de cuisson, piquez-le de 4 clous de girofle.

Mélangez le jus du rôti, l'eau de rose, le vinaigre et les épices.

Dans une casserole, mettez la cuillère de cannelle en poudre, le sucre et les oignons. Mouillez avec un peu de sauce de cuisson. Faites cuire à petit feu. Ajoutez de la sauce si nécessaire, jusqu'à ce que les oignons soient confits.

Servez la sauce à part.

NB : vous pouvez vous passer du confort moderne et suspendre votre animal au-dessus d'un feu de cheminée, à la manière scout, en actionnant la broche vous-même. Vous vous musclerez le bras qui travaille. Ça revient moins cher qu'une heure de tennis ou de golf.

Toutefois, le résultat n'est pas garanti. Ça marche mieux avec les marshmallows.

Bon appétit !



L'auteur

MARION POIRSON, qui enseigne le cinéma à Montpellier, écrit des articles et des livres sur le septième art. Elle est également l'auteur de romans policiers pour adultes, publiés aux éditions Trabucaires.

Passionnée de théâtre et de peinture, elle vit à Perpignan. Elle aime la mer, la montagne, et les sports qui leur sont associés. Elle adore les voyages, surtout dans les pays lointains.

L'illustrateur

LAURENT ANDRÉ travaille comme illustrateur pour les agences de publicité du Sud de la France et comme maquettiste pour divers entreprises et journaux communaux. Il réalise également plusieurs story-boards pour des courts-métrages ou des spots publicitaires avant d'enseigner cette discipline dans des écoles privées.

C'est chez Rouge Safran qu'il illustre ses premiers romans destinés à la jeunesse. Sous le pseudonyme de Laurand, il publie chez les Humanoïdes Associés les deux premiers tomes de la série *Les Dérivantes*.

Pour en savoir plus :

www.lesderivantes.com